SINO-PLATONIC PAPERS

Number 148 April, 2005

Le gréco-bouddhisme et l’art du poing en Chine

by
Lucas Christopoulos

Victor H. Mair, Editor
Sino-Platonic Papers
Department of East Asian Languages and Civilizations
University of Pennsylvania
Philadelphia, PA 19104-6305 USA
vmair@sas.upenn.edu
www.sino-platonic.org

SINO-PLATONIC PAPERS

FOUNDED 1986

Editor-in-Chief
VICTOR H. MAIR

Associate Editors
PAULA ROBERTS MARK SWOFFORD

ISSN
2157-9679 (print) 2157-9687 (online)

SINO-PLATONIC PAPERS is an occasional series dedicated to making available to specialists and the interested public the results of research that, because of its unconventional or controversial nature, might otherwise go unpublished. The editor-in-chief actively encourages younger, not yet well established, scholars and independent authors to submit manuscripts for consideration. Contributions in any of the major scholarly languages of the world, including romanized modern standard Mandarin (MSM) and Japanese, are acceptable. In special circumstances, papers written in one of the Sinitic topolects (*fangyan*) may be considered for publication.

Although the chief focus of *Sino-Platonic Papers* is on the intercultural relations of China with other peoples, challenging and creative studies on a wide variety of philological subjects will be entertained. This series is **not** the place for safe, sober, and stodgy presentations. *Sino- Platonic Papers* prefers lively work that, while taking reasonable risks to advance the field, capitalizes on brilliant new insights into the development of civilization.

Submissions are regularly sent out to be refereed, and extensive editorial suggestions for revision may be offered.

Sino-Platonic Papers emphasizes substance over form. We do, however, strongly recommend that prospective authors consult our style guidelines at www.sino-platonic.org/stylesheet.doc. Manuscripts should be submitted as electronic files, preferably in Microsoft Word format. You may wish to use our sample document template, available here: www.sino-platonic.org/spp.dot.

Beginning with issue no. 171, *Sino-Platonic Papers* has been published electronically on the Web at www.sino-platonic.org. Issues 1–170, however, will continue to be sold as paper copies until our stock runs out, after which they too will be made available on the Web.

Please note: When the editor goes on an expedition or research trip, all operations (including filling orders) may temporarily cease for up to three months at a time. In such circumstances, those who wish to purchase various issues of *SPP* are requested to wait patiently until he returns. If issues are urgently needed while the editor is away, they may be requested through Interlibrary Loan. You should also check our Web site at www.sino-platonic.org, as back issues are regularly rereleased for free as PDF editions.

Sino-Platonic Papers is licensed under the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.5 License. To view a copy of this license, visit http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/ or send a letter to Creative Commons, 543 Howard Street, 5th Floor, San Francisco, California, 94105, USA.

Lucas Christopoulos, "Le gréco-bouddhisme et l'art du poing en Chine"
Sino-Platonic Papers, 148 (April, 2005)

Le gréco-bouddhisme et l'art du poing en Chine

中亚希腊佛教文化与中国拳术

Greco Buddhism and the art of the fist in China

Lucas Christopoulos - Université des Sports de Pékin (*Beijing tiyu daxue*).

1. Gymnastiques de combat en Grèce.

L'art du combat a été depuis l'aube du monde une manière que les espèces ont eu de rivaliser entres elles. Le perpétuel conflit des choses vivantes pour la nourriture et la reproduction a donc laissé au monde animal une manière particulière de développer des attributs physiques ou des techniques qui leur permettaient d'avoir le dessus sur les espèces concurrentes ou sur leurs proies.

Pour l'homme de la préhistoire, les diverses tribus organisées en clans utilisaient d'abord des pierres et des gourdins pour chasser et se faire la guerre, puis ils créèrent peu à peu des nouveaux moyens d'attaque et de défense comme les armes blanches et les boucliers.
Dans les cercles sociaux cultivés des civilisations, on ajouta à l'art de la guerre des sciences et des théories qui permettaient de vaincre avec l'intelligence et la mécanique, et c'est ainsi que fleurirent de nombreuses techniques de combat individuelles. L'art de la guerre comprenait non seulement le corps dans toute sa mécanique, mais aussi l'âme dans toute sa profondeur et sa complexité par ce qu'il impliquait l'humain confronté à l'adversité.

Les arts de combat à mains nues que je présente ici sont ceux qui étaient pratiqués en Grèce et en Chine antique. J'expliquerais pourquoi et comment la Grèce fut indirectement à l'origine de ces traditions gymniques qui devinrent à la mode en Asie centrale, principalement du fait de leur institutionnalisation à un niveau étatique.

Chaque ethnie a toujours eu un moyen d'expression corporelle spécifique à elle-même, et c'est ce qui fera la diversité culturelle du monde. Mais le grand développement technique évoluant au fur et à mesure des siècles dans les palestres grecques deviendra un trésor ethnique qui se transmettra au-delà des frontières après les conquêtes d'Alexandre le Grand en Asie.

En Crête Minoenne, dans des rituels religieux, on dansait, on sautait par-dessus des taureaux et l'on pratiquait des combats de poings vers 1500 av. JC.[1] Probablement eux-mêmes héritiers d'Egypte[2], les jeux guerriers Crétois se transmirent aux Lacédémoniens qui basèrent leurs structures sociales en lien étroit avec le combat et le courage guerrier. D'après Philostrate, les Spartiates étaient les créateurs de l'art du combat de poings (*pugmachie*)[3] :

« La *pugmachie* (πυγμη) est une invention des Lacédémoniens, et de chez eux elle passa même à la peuplade barbare des Bébryces. Pollux excellait dans ce genre de combat, c'est pour cette raison que les poètes l'ont célébré. Voici pour quelles raisons les anciens Lacédémoniens pratiquaient la *pugmachie* : (à la guerre) ils n'avaient pas de casque ; ils ne considéraient pas le combat avec le casque en tête comme une institution nationale ; mais le bouclier tenait lieu de casque à celui qui savait le manier d'après les règles de l'art. Afin donc de s'habituer à parer les coups portés au visage, et à supporter ceux qu'ils recevaient, les Lacédémoniens s'exerçaient à la *pugmachie* et laissaient la face découverte, comme je viens de le dire. Plus tard, ils abandonnèrent également la *pugmachie* et le pancrace, croyant qu'il était inconvenant de se livrer à des exercices où l'un des deux rivaux devant (forcément) s'avouer vaincu, pouvait attirer à Sparte le reproche de lâcheté. »[4]

La mode parvint vite au reste de la Grèce, et les Hellènes inclurent peu à peu ces exercices dans leurs cités. On y construisit des gymnases et des palestres, lieux spécialement conçus pour la pratique du corps et des arts de combat à mains nues. Comme les jeux devinrent primordiaux dans les cultes en mémoire des Dieux et des ancêtres, et donc incontournables dans l'éducation du jeune Grec, il se forma une catégorie d'athlètes spécialisés dans ces

[1] Le 'vase des boxeurs' où sont représentés des combats de poings et de pieds ainsi que des figures acrobatiques.
[2] La pierre de Beni Hassan représente des techniques de combat à mains nues. Des lanières de gants ont été retrouvées dans la tombe de Toutankhamon.
[3] Je n'ai pas traduit '*pugmachia*' par 'boxe'. La diversité de l'entraînement avec l'usage probable des coups de paumes en pratique en faisait un art quelque peu différent de son ultérieur descendant anglo-saxon; nous développerons ces caractéristiques plus bas. *Pux* (πυξ): poing. *Pugmachia* (πυγμαχια): combat avec les poings ; aussi *pugmy* (πυγμη), *to pugmachein* (το πυγμαχειν). Pour le français, j'ai donc noté *pugmachie*.
[4] Philostrate, Gymn .9.

disciplines qui s'entraînaient depuis l'enfance, participant ainsi grandement au développement technique du combat au corps à corps.

Les jeux en Grèce commencèrent à s'organiser au sein des grands sanctuaires sacrés répartis dans tout le pays en l'honneur des Dieux, comme l'Isthme pour Poséidon, Delphes pour Apollon, Némée pour Zeus et Hercule, etc. En tout sept centres, dont le plus important était Olympie, où l'on sacrifiait à Zeus le tout puissant et aux héros des temps passés avant de rivaliser dans un esprit d'union ethnique et de descendance divine.

Les gymnastiques de combat à mains nues classées dans les 'gymnastiques lourdes' (*varea agonisamata*)[5] prirent de plus en plus d'importance, et c'est avec la course que le pancrace et la lutte devinrent les trois jeux considérés comme les plus durs.

« Déclarer à quelqu'un que toutes les gymnastiques sont égales. (Je ne le déclarerais pas, car) la course, la lutte et le pancrace sont les plus dures (lourdes). Quand quelqu'un s'entraîne à ces gymnastiques, alors il aborde facilement les autres »[6].

Lutte, en grec *pali* (παλη), venait de *palamy* (paume), et elle désignait ainsi le mouvement d'attraper avec les mains. Il existait deux types de lutte, la lutte debout (*orthopali*), où le vainqueur était celui qui arrivait à faire chuter trois fois son adversaire au sol et la lutte 'au sol' (*katopali*), qui était à peu près similaire à la lutte libre Olympique moderne en se sens qu'il fallait plaquer son adversaire le dos sur le sol. Elle ne blessait que rarement et elle était la plus noble et la plus appréciée des trois 'gymnastiques lourdes'. Les adeptes s'huilaient le corps, puis ils combattaient sur une sorte de sable très fin apporté spécialement pour l'entraînement.

La *pugmachie*, qui voulait littéralement dire 'bataille avec les poings', était un des arts qui servait à l'entraînement des jeunes pour la guerre. Les combats pouvaient durer plus de quatre heures sous le soleil ou sous la pluie et leurs pratiquants utilisaient des lanières en cuir appelées *imantes* qu'ils enroulaient sur leurs poings et sur leurs avants bras[7]. Quand le combat durait trop longtemps et qu'il ne trouvait pas d'issue victorieuse (*akritos* ακριτος), les deux adversaires devaient se mettre tour à tour dans une position voulue par l'autre, et endurer un

[5] Βαρυ: lourd, difficile. Βαρυτερα : les plus difficiles. Dans les gymnastiques dites *varea* (Βαρεα), on retrouvait le lancer du disque, la lutte, le pancrace, et la *pugmachie*.

[6] Autothi, 15. Αυτοθι, 15. « Γυμναστικην δε ουκ αν επαγγειλαιτο τις ομου πασα ο γαρ τα δρομικα ειδως τα των παλαιοντων και των παγκρατιαζοντων ουκ επιστησεται η ο τα βαρυτερα γυμναζων της αλλης επιστημης αψεται. »

[7] Plus tard, les Romains utiliseront des 'poings en métal' appelés CAESTUS (cestes), pour donner un spectacle plus sanglant au public.

coup sans tomber ou abandonner le combat ; on appelait ce procédé *kilmakos* ou *klimax* (κλιμακος-κλιμαξ).

Le combat avec les poings fut incorporé dans les jeux Olympiques en 688 av. JC, lors des 23èmes Olympiades et contrairement à la boxe anglaise, les coups de paumes semblent avoir été autorisés[8].

Anacharsis dans son 'voyage en Grèce', nous donne une vision réelle de la pratique de la *pugmachie* dans l'antiquité.

« Ils avaient la tête couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étaient assujettis par des espèces de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisaient en tous sens. Les attaques furent aussi variées que les accidents qui les suivirent. Quelquefois on voyait deux athlètes faire divers mouvements pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisserait une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les bouger rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquaient avec fureur, et faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant le bras levé sur leur ennemi qui les évitaient, tombaient lourdement sur la terre, et se brisaient tout le corps ; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevaient tout à coup, et prenaient de nouvelles forces dans leur désespoir ; d'autres enfin qu'on retirait du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût reconnaître, et ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissaient à gros bouillons. »[9]

Le pancrace venait du grec *pankration* (παγκρατιον) qui voulait dire '(avec) toute la force' et il était la plus difficile des trois gymnastiques de combat, car il se composait d'un mélange de *pugmachie* et de lutte. Le pancrace allait être inclus aux jeux Olympiques en 648 av. JC, lors des 33èmes Olympiades, et selon Philostrate, il était 'une mauvaise *pugmachie* mélangée à une mauvaise lutte'[10] tant ses combats étaient rustres. Leurs pratiquants avaient l'habitude de s'entraîner avec des bœufs ou d'autres animaux sauvages pour travailler leur technique et leur force.

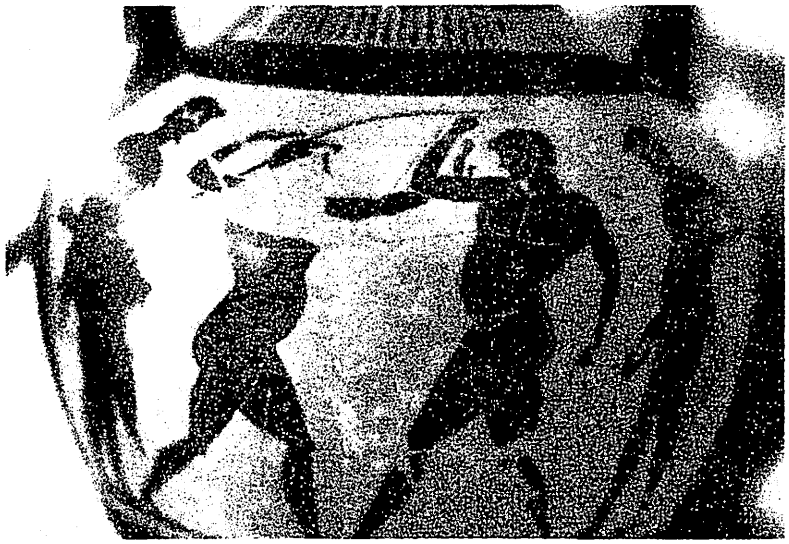
Comme à la lutte, il en existait deux types ; le haut pancrace (*ano pankration*) où l'athlète devait faire chuter son adversaire par des prises aux jambes, des coups de poings ou des coups

[8] Voir analyse iconographique chapitre 2.
[9] Anacharsis 38. *Jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.* Chapitre 38, *voyage en Elide, les jeux Olympiques.* M. l'abbé Barthélemy. 2ème vol. Didier, Paris, 1843.
[10] Philostrate, Gymn. 11.

de pieds. Le bas pancrace (*kato pankration*), était le plus dur, car après avoir frappé, il se finissait par des prises de lutte au sol, et il fallait immobiliser son adversaire.

Une danse martiale appelée pyrique (*pyrichion*), était pratiquée avec des armes. Selon la légende, elle aurait été créée par Thésée lorsqu'il dut affronter le Minotaure, puis transmise aux Spartiates. Indication notable de l'influence de la Crête sur les traditions gymniques guerrières Lacédémoniennes. Une autre légende raconte que cette danse était née des coups d'épées frappés sur les boucliers pour cacher aux oreilles de Kronos les pleurs de Zeus.[11]

2. Analyse iconographique



Musée national d'Athènes, deux *pugmachistes*, photo de l'auteur.

2.1. Le combattant de gauche utilise sa paume gauche pour frapper, la droite prête à attaquer. On peut donc en déduire que les arts de combat grecs utilisaient aussi les paumes en combat. Dans cette même optique, on peut trouver dans 'l'Iliade' d'Homère une allusion à cela lorsque Apollon descend de l'Olympe dans une nuée, et tue Patrocle d'un coup de paume dans le

[11] Lucrèce. 3.629 .sq.

dos[12]. Damoxenos durant un combat de pancrace avait quant à lui transpercé les flancs de Kreugas avec la pointe de ses doigts.[13]

2.2. Le combattant de droite utilise son avant-bras pour bloquer, on peut donc en déduire que les techniques de blocages étaient aussi utilisées dans les arts de combat grecs

2.3. La région abdominale des deux athlètes est comme gonflée d'air, et le reste du corps n'est pas 'gros', mais athlétique. Cette caractéristique morphologique fait penser à celle des adeptes d'exercices respiratoires de type *qigong* (气功) en Chine. La question qui peut être légitimement posée est de savoir si il existait des exercices similaires en Grèce qui auraient été susceptibles de donner les mêmes caractéristiques physiques aux athlètes.

3. Composantes psychiques et *pneumatiques* du corps en Grèce

En Grèce, l'individu recherchait une harmonie dans le développement de son corps et de son âme (*psyche*) par des exercices physiques, et c'est pour cela qu'il utilisait des références philosophiques ethniques pour son équilibre.
Platon conseillait aux jeunes athlètes de fréquenter les médecins et d'étudier l'anatomie et dans cette même optique il nous explique comment le docteur Hérodicos avait créé des exercices gymniques de santé pour prolonger sa vie et celle des autres dans sa 'République'[14].
Encore d'après Platon, dans 'Timée', l'étude du corps était aussi importante que celle de l'âme.

« Il faut donc que celui qui veut s'instruire ou qui s'applique fortement à n'importe quel travail intellectuel donne en retour de l'exercice à son corps par la pratique de la gymnastique et que, de son côté, celui qui façonne soigneusement son corps donne en compensation de l'exercice à son âme, en étudiant la musique et la philosophie dans toutes ses branches, s'ils veulent l'un et l'autre mériter qu'on les appelle à la fois bons (*kalos*) et beaux. »[15]

---

[12] Homère, *Iliade*, XVI, 784-821.
[13] Pausanias, 8.40.3. Le sculpteur Italien, Antonio Canova (1757-1822) a effectué une œuvre merveilleuse inspirée par ce combat.
[14] Platon. *La République*, III, p.406. Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
[15] Platon. *Timée*, 88b-89a.

Les athlètes de l'antiquité pratiquaient la philosophie, la musique et les mathématiques, puis ils se retrouvaient ensemble dans la nature ou ils échangeant des techniques et des maximes de philosophes illustres.

« Aux exercices de l'âme, succédaient ceux du corps, tels que la course et la lutte ; et ces combats paisibles se livraient dans les bois ou dans les jardins.»[16]

Les gymnastiques antiques n'étaient pas comme nous l'entendons aujourd'hui seulement des 'sports' à unique but de victoire dans les compétitions, mais aussi des exercices d'entretien et éducatifs à multiples objectifs. Bien entendu, le principal objectif des gymnastiques, et surtout des gymnastiques martiales, c'était l'entraînement réel pour la guerre et donc la férocité au combat ainsi que l'honneur de la victoire durant les jeux.
Xenophanes (525 av. JC) avait dit à ce sujet que les Grecs feraient mieux de développer la bonté et la sagesse que de « pratiquer cette lutte redoutable que les hommes appellent le *pankration* »[17].
Pythagore fut un champion de *pugmachie* à Olympie quand il était enfant d'après Eusebios de Césarée (265-339).

« 48èmes Olympiades, (588 av. JC) - Glycon de Croton, course du *stadion*. Pythagore de Samos fut exclu de la *pugmachie* catégorie enfant et il était moqué à causé de son air efféminé. Mais il participa quand même et il défit tous ses adversaires.»[18]

Milon, le disciple de Pythagore, fut le lutteur le plus prestigieux de tous les temps. Cléanthe le Stoïcien était un combattant de *pugmachie*, et Platon, dont le nom veut dire, 'grosses épaules' était un champion de lutte. C'est à cause de sa constitution robuste que son maître des gymnastiques de combat, Ariston d'Argos, aurait changé durant sa jeunesse son nom originel d'Aristoclès pour Platon.[19]

---

[16] Anacharsis 75. *Jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.* Chapitre 75, *Entretien sur l'institut de Pythagore.* M. l'abbé Barthélemy. 2ème vol. Didier, Paris, 1843.
[17] Xenophanes, fr. 2.
[18] Eusèbe 48 H.'*Chroniques des premières Olympiades, jusqu'aux 247èmes, quand Antonius Severus était empereur des Romains'.* (Ευσεβιος 48 η).
[19] Laërce, D. *Vies et doctrines des Philosophes Illustres,* Platon, Livre III, p. 394. La Pochothèque, Paris 1999.

Sous l'autorité du maître, les pythagoriciens devaient savoir 'se taire et écouter' durant trois ans, sans aucune possibilité de questionner ou de dialoguer avec l'enseignant et sans manger de viandes et de fèves, tout ceci en étudiant les sciences et en pratiquant la gymnastique.
Pythagore, avait effectué un grand voyage de l'Egypte à Babylone, et peut-être même jusqu'aux Indes, et c'est la théorie des souffles vitaux (*pneuma*) qu'il allait introduire dans la conception du corps et par conséquent de la gymnastique en Grèce.
Selon Alcmeon, le disciple de Pythagore, «Le souffle vital (*pneuma*) circule», c'est-à-dire que le *pneuma* qui fut ultérieurement représenté par Chrysippe par différents courants de souffles chauds ou froids était lié à la santé corporelle ainsi qu'à l'état psychique de l'individu.[20]
Les souffles chauds positifs issus de la pureté des astres étaient représentés par le feu et l'air, alors que les souffles froids négatifs, liés à la matière, étaient représentés par les éléments de la terre et de l'eau. Ces souffles (*pneuma*) étaient activés par le principe de l'univers, dans une forme harmonique et circulaire que l'homme devait retrouver pour garder l'équilibre de son corps et de son âme d'après Platon dans Timée.

« ... comme il soigne toujours la partie divine et maintient en bon état le génie qui habite en lui, il doit être supérieurement heureux. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule manière de soigner quelque chose, c'est de lui donner la nourriture et les mouvements qui lui sont propres. Or les mouvements parents de la partie divine qui est en nous, ce sont les pensées de l'univers et ses révolutions circulaires[21]. C'est sur elles que chacun doit se modeler et corriger les révolutions relatives au devenir qui se font dans notre tête d'une manière déréglée, en apprenant à discerner les harmonies et les révolutions de l'univers, en rendant la partie qui pense semblable à l'objet de sa pensée, en conformité avec sa nature originelle, afin d'atteindre, dans le présent et dans l'avenir, à la perfection de cette vie excellente que les Dieux ont proposée aux hommes.»[22]

Encore dans 'Timée', Platon explique que lorsque l'âme immortelle était prise dans un corps qui évoluait, elle se 'fixait' à ses composantes matérielles et se mélangeait aux fluides et aux organes du corps interne. Les 'trois sièges de l'âme', étaient trois centres répartis en trois niveaux et correspondants aux trois facteurs majeurs, physiques et psychiques, du corps humain :

---

[20] Emile Brehier, *Chrysippe*. Presses Universitaires de France, Paris, 1954.
[21] Les 'mouvements circulaires' du corps lors de la pratique des gymnastiques sont impératifs aux arts martiaux chinois internes, symbolisés par le *yin* et le *yang* dans le dessin du *Taiji*. L'objectif étant mouvoir son corps en harmonie avec les souffles internes invisibles en effectuant des mouvements ronds.
[22] Platon, *Timée* 90b-91.

1. Âme supérieure qui siège dans le cerveau (positive) : Liée aux nerfs, génitrice des souffles ayant trait à la raison et à l'intelligence, âme immortelle.

2. Âme intermédiaire qui siège dans le cœur (neutre) : Liée aux artères, génitrice des souffles ayant trait à l'amour, la joie, la compassion ou la tristesse, étant ainsi changeante entre le bon et le mauvais, sujette aux passions et à l'état émotif, détruite après la mort.

3. Âme inférieure qui siège dans le foie (négative) : Liée aux veines, génitrice des souffles apportés par la nourriture, étant attirée par les choses matérielles et les besoins du corps, détruite après la mort.

L'aspect philosophique de l'athlète, qui sous l'autorité du maître, travaillait à développer son corps et son âme dans différentes sciences apprises dans l'enceinte des gymnases, lui donnait ainsi une large connaissance dans plusieurs domaines à la fois.
Paradoxalement, dans les palestres qui étaient des lieux de rencontres où les cris et le sang étaient choses communes, les maîtres de sagesses se promenaient et recrutaient leurs disciples. Ils y observaient les jeunes athlètes intelligents, ceux qui restaient un peu en retrait et qui ne s'affichaient pas, ceux qui ne cherchaient pas uniquement une suprématie sur autrui mais aussi un contrôle de soi et de leurs désirs inutiles. Si la gymnastique du corps était à son niveau le plus élaboré en Grèce avec les jeux, la gymnastique de l'âme l'était aussi avec la philosophie et ces combats d'arguments qui formèrent de fameux orateurs.

«Xénophon et Platon sont sortis de la palestre de Socrate.»[23]

Platon, Pythagore ou Milon n'avaient pas seulement maîtrisé le corps en développant leurs techniques et leurs habilités physiques, mais ils avaient aussi maîtrisé l'âme, en la pratiquant de toutes les manières possibles, et à un très haut niveau.

L'athlète intelligent devait prendre en considération plusieurs principes 'internes', et pratiquer divers types d'entraînements tel 'le poing d'Artémis' (*pux artemizein*) qui était un travail

[23] Anonyme, *Loginos Dionysios*- « Sur les hauteurs », 15.4. Ανωνυμος Λογγινος Διονυσιος, « Περι υψους », 15.4. « Ο Χενοφων και ο Πλατων βγηκαν απο του Σωκρατη την παλαιστρα. ». (εκδ. Ζαχαροπουλος, 1936).

statique de respiration d'usage chez les *pugmachistes* et les pancratiastes. Oribase (325-396), le fameux médecin Grec de l'empereur Julien, nous en donne une explication très claire :

« Bêcher, retenir quatre chevaux à la fois, soulever un poids considérable en restant en place ou en avançant un peu, appartiennent à ce genre d'exercice. Se promener sur un terrain montant, grimper le long d'une corde, tenir les poings serrés en étendant ou en soulevant les bras et rester pendant longtemps dans cette position, résister aux efforts d'une personne qu'on a engagée à vous faire baisser le bras étendu, surtout si on porte dans ses mains quelques poids comme sont les haltères, et qu'on les tienne immobiles en étendant ou en soulevant les bras, rentrent dans la même catégorie. Il y a dans la palestre des milliers d'autres exercices analogues qui exigent de la force ; l'expérience et l'habitude de tous ces exercices se trouvent chez le *pedotribe*, personnage aussi différent du gymnaste que le cuisinier l'est du médecin » [24]

L'*artemizein* était donc un exercice où l'athlète devait rester immobile dans une position de garde, les mains en l'air, durant des heures, une pratique qu'on ne retrouve plus en Europe. A l'inverse en Chine, il existe aujourd'hui un exercice similaire appelé *Zhanzhuanggong* (站桩功), où l'adepte reste aussi dans une position de garde pour quelques heures, immobile, en se concentrant sur sa respiration avec son centre abdominal (*Qihai Dantian* 气海丹田).

Cet exercice vise ainsi à renforcer sa stabilité au sol et à réunir ses souffles (*Qi* 气) pour pouvoir les disséminer ensuite dans tout le corps dans une force explosive durant le combat. Cette force explosive est appelée 'force de l'arc' (*gongli* 弓力). Probablement que comme avec l'*Artemizein*, qui dénote l'arc de la déesse Artémis, c'était la détente de l'arc avec le corps qui était recherchée par l'athlète. La représentation iconographique des *pugmachistes* de l'antiquité grecque faisait bien ressortir cette caractéristique de détente des bras en tournant complètement les épaules et le corps, souvent avec un bras en retrait comme en tenant un arc invisible dans un mouvement large.

Oribase nous fait une description des exercices respiratoires analogues au *Qigong* par les athlètes des gymnastiques lourdes qui pratiquaient la 'rétention du souffle' avec le bas-ventre de pair avec des massages (frictions) activant le souffle interne (*pneuma*), connus sous le nom d'*apothérapie*.

[24] Oribase 6. 14. *Des diverses espèces d'exercices et de leur efficacité.* Oeuvres complètes avec texte grec et traduction française établie par les docteurs Daremberg et Bussemaker. 6. vol. Imprimerie nationale, Paris, 1851-1876.

« ...On prescrira ce qu'on appelle la rétention du souffle...C'est pour la même raison qu'une partie importante de l'*apothérapie* consiste dans la suspension et la rétention du souffle qui se fait par la tension de tous les muscles de la poitrine et par le relâchement de tous ceux du ventre et du diaphragme; ainsi les excréments seront poussés vers le bas. En second lieu il faut, pour soumettre à l'*apothérapie* les viscères du bas-ventre, recourir à l'espèce de rétention du souffle qui en tend modérément les muscles...Les meilleurs gymnastes emploient donc aussi entre les exercices la rétention du souffle ainsi que la friction *apothérapeutique*...Voilà pourquoi j'approuve ceux qui emploient l'*apothérapie* au milieu des exercices, surtout chez ceux qui s'occupent des combats d'athlètes appelés lourds (pratiquants des gymnastiques lourdes). »[25]

Il nous explique encore qu'il fallait agrandir ses canaux internes pour permettre au *pneuma* de pénétrer plus abondamment, et de 'remplir les espaces vides du corps'. Il préconisait aussi l'usage de la voix avec des tons graves, une notion exactement similaire aux exercices du *Qigong* et des arts martiaux internes chinois qui ont la même optique de pénétrer les canaux internes du corps par la pensée ou par la voix, en déclamant lors d'un mouvement.

La réponse concernant la question posée dans l'analyse iconographique chap. 2 sur l'utilisation d'exercices respiratoires est donc positive. La partie 'gonflée' de l'abdomen sur la peinture peut être expliquée par ce texte d'Oribase qui indique une pratique interne du corps avec le souffle concentré dans le centre abdominal qui est poussé vers le bas (donc agrandit, ou plein). Seule une connaissance de ces pratiques en Chine permet l'explication réelle de cette particularité puisqu'il n'existe aujourd'hui plus aucune référence moderne en Europe, que ce soit littéraire ou technique.

Kleoxenos d'Alexandrie (240 av. JC, 135èmes Olympiades) et Melankomas de Karie[26] étaient appelés 'les intouchables' (*atravmatisti*) en ce sens qu'ils ne se faisaient jamais blesser en combat, évitant toujours les coups.
Hippomachos d'Hélie avait les mêmes caractéristiques en combat puisqu'il avait gagné sans recevoir de coups face à ses trois antagonistes successifs.[27]

---

[25] Oribase 6.10. *Sur la friction Apothérapeutique.* Oeuvres complètes avec texte grec et traduction française établie par les docteurs Daremberg et Bussemaker. 6. vol. Imprimerie nationale, Paris, 1851-1876.
[26] Dion Chrysostome, Discours 29.
[27] Pausanias, *Voyage historique de la Grèce.* VI.12.6. (Παυσαν. ΣΤ.12.6).

Melankomas était particulièrement entraîné à l'exercice de l'*artemizein*, puisque Dion Chrysostome nous indique qu'il était resté deux jours entiers immobile, les mains en l'air sans les abaisser. Encore une fois, ce genre de pratique ne se retrouve aujourd'hui que dans les arts martiaux Chinois dits 'internes' (*neijiaquan*)[28] et cela nous indique la considérable différence des exercices pratiqués en Grèce classique et dans le monde occidental moderne avec la boxe anglo-saxonne.

Concernant la vertu liée aux jeux, il fallait impérativement réfréner ses tempéraments, et l'on reconnaissait cette attitude de certains athlètes qui refusaient de se comporter d'une manière indigne ou de laisser tourner leurs âmes à leurs désirs. Kleitomachos, le fameux combattant du pancrace, changeait même de trottoir quand il voyait des chiens s'accoupler. Les Stoïciens prônaient principalement le détachement des choses qui pouvaient apporter la maladie et le dépérissement du corps, à savoir le chagrin (*lupe*), la crainte (*phobos*), le plaisir (*hedone*), le désir (*epithumia*) l'emportement (*thumos*), la colère (*orge*), et l'envie (*phthopnos*).[29]

Tous ces principes devaient donc être suivi de près ou de loin par les champions d'Olympie afin de donner au sacre des jeux un caractère spirituel et divin.
Aux premiers temps du christianisme en Grèce, Dion Chrysostome (30-117) avait dit qu'entraîner le corps était bénéfique à l'âme.[30] Grégoire de Nysse (335-395) avait encore dit dans la même optique qu'il fallait « perfectionner son âme et renforcer les faiblesses de son corps ».[31]
Toujours selon Dion Chrysostome, Melankomas contrôlait parfaitement son corps et son âme (*enkrateo*).

« La chose la plus fantastique est qu'il n'a pas seulement été invaincu par ses adversaires, mais aussi par le dur entraînement et la chaleur, la faim et les désirs sexuels. L'homme qui veut être supérieur à ses adversaires doit d'abord ne pas être vaincu par ces choses. Si Melankomas n'avait pas eu ce

---

[28] Dans des systèmes de combat à mains nues anciens dits 'internes' (*neijiaquan* 内家拳) en Chine, comme le *Xinyiquan* (心意 拳) ou le *Baguazhang* (八卦掌), l'adepte doit rester le plus longtemps possible dans une position immobile les 'bras en l'air'. Il n'est nullement question d'un travail de contraction mais une recherche de relaxation et de circulation des souffles dans le corps, tout en gardant les bras levés.
[29] Un parallèle peut être effectué avec les 'cinq empêchements' (*Nivarana*) des Bouddhistes ; Les désirs sensuels (*kamacchanda*), la malveillance, la haine ou la colère (*uyapada*), la torpeur ou la langueur (*thina-middha*) l'excitation et le remords (*uddhacca-kukkucca*), les doutes sceptiques (*vicikicca*).
[30] Dion Chrysostome, 60. 208-209.
[31] Gregoire de Nysse, *Traité de la virginité* 20. 46. 399.

contrôle de lui-même (*enkrateo*), je doute qu'il eut été supérieur en force, même si il était naturellement puissant »[32].

Si Melankomas pouvait rester plus de deux jours immobile dans une position de garde (*artemizein*), cela impliquait plusieurs points importants :

1. Un entraînement régulier et progressif à ce type d'exercices (*artemizein*) depuis son plus jeune âge.
2. Une maîtrise complète de la souffrance physique.
3. Un très grand contrôle de ses pensées, de ses émotions et une très forte discipline.
4. Une maîtrise parfaite du moindre de ses muscles et mouvements.
5. Un contrôle de sa respiration et de ses souffles (*pneuma*), et une certaine notion pratique et théorique de ceux-ci.
6. Une stabilité au sol phénoménale.
7. Une incroyable rapidité et donc une grande puissance en combat.[33]

Une inscription d'Aphrodisias sur Ephèse honore Aurelius Achilles dans le même concept d'une parfaite maîtrise du corps et de l'âme.

«Il s'activait à l'entraînement de son corps dans les plus nobles des concours et dans les principes les plus saints de l'existence. A un point tel qu'il avait mélangé autant de vertu avec son corps qu'avec son âme ».[34]

Si l'entraînement dés *pugmachistes* de l'antiquité grecque devait comporter un grand aspect technique et pratique au combat, l'enseignement philosophique et la définition du *pneuma* et du *psyche* devait être à peu près comparable à la Chine avec l'utilisation des notions du souffle (*Qi* 气) et de l'âme (*Shen* 神) dans l'entraînement aux arts martiaux.

Le respect et la totale dévotion à son maître de gymnastiques étaient aussi comparables à la Chine, les principes vertueux étaient mis à un très haut niveau et il valait mieux mourir que perdre la face.

---

[32] Dion Chrysostome, Discours. 28.12 ; 29.14.
[33] Même si cela peut paraître paradoxal, ce genre d'exercice statique donne une rapidité extrême en combat. Il est souvent cité pour exemple en Chine des animaux qui attaquent d'une manière fulgurante à partir d'une position statique et posée, tel le serpent, le tigre etc.
[34] Callicrates, *Monumenta Asiae Minoris* 8.417.

Philostrate et Pausanias nous racontent en ce sens le dernier combat d'Arrachionas, vainqueur lors des 52èmes et des 54èmes Olympiades, en 572 et 568 av. JC. Son adversaire le tenait par derrière en l'étranglant, les jambes en ciseaux autour de sa taille. Arrachionas ne pouvait plus respirer, et il souffrait d'horribles douleurs. C'est alors qu'Eryxias lui cria qu'il fallait mieux mourir à Olympie que de s'avouer vaincu. Arrachionas ne leva pas le bras en signe d'abandon, puis il cassa ensuite le gros orteil de son adversaire, et alors que celui-ci leva la main tant la douleur était grande, Arrachionas tomba mort étouffé.
D'après Philostrate, Gerinos qui venait de gagner aux jeux Olympiques était à la fête dans un banquet, puis il mangea et il but tellement qu'il ne pouvait dormir ni se reposer. Le lendemain, son entraîneur était furieux de ne pas le voir à l'entraînement, et pour ne pas le contrarier, Gerinos s'y rendit quand même, puis il fut pris d'horribles vomissements mais il continua avant de tomber mort de douleur. Encore d'après Philostrate,[35] un gymnaste poignarda l'un de ses athlètes qui avait laissé échappé une victoire.

Le haut niveau recherché dans les jeux et l'honneur à tout prix devait être une question de vie ou de mort pour l'athlète, car il basait entièrement sa vie et son honneur sur son entraînement, afin de remporter la victoire de la manière la plus brillante possible aux yeux des Dieux, des héros, de sa ville et de sa famille.
Ces gymnastiques martiales n'étaient pas seulement un exercice ethnique, mais une réelle science du combat de corps à corps utilisée pour la guerre, et c'est dans Quinte-Curce que l'ont peut en découvrir un bon exemple.

«Un duel opposa l'Athénien Dioxippe, maître des arts de combat, et Horratas, un Macédonien fougueux ; durant la conquête de l'Asie par Alexandre, lorsqu'ils se trouvaient à Bactres. Dioxippe, le corps huilé comme pour les jeux portait juste un long manteau rouge d'une main et un bâton de l'autre. Horratas était armé d'un bouclier, d'une sarisse, d'un javelot et d'une épée sur le côté. Horratas lança son javelot que Dioxippe évita d'un petit mouvement sur le côté avant qu'il ne saute sur le Macédonien en lui cassant sa sarisse de son bâton puis ne l'immobilise d'une prise au sol. »[36]

Les exemples sont nombreux dans la littérature grecque pour faire l'éloge des gymnastiques de combat. Pausanias raconte que Polydamas de Skotoussa gagna au Pancrace lors des 93ème

[35] Philostrate, Gymn. 18.
[36] Quinte-Curce, livre IX.

Olympiades en 408 av. JC, et que parmi ses exploits, il tua à lui seul trois 'immortels' Perses de la garde personnelle de Darius Ochus, alors qu'ils étaient armés jusqu'aux dents et que lui était seulement nu avec un bâton. Plus de sept siècles séparent Polydamas et Dioxippe, et pourtant il apparaît la même supériorité des gymnastiques de combat grecque dans ces récits. D'après Philostrate, Lors des batailles des Thermopyles et de Marathon, les Grecs combattaient au pancrace et à la *pugmachie* après avoir cassés leurs armes.

« La lutte et le pancrace ont été inventés à cause de leur utilité pour la guerre. Cela est démontré d'abord par la bataille de Marathon où les Athéniens se comportèrent de telle façon que le combat ressemblait beaucoup à la lutte, quoique ce fût un véritable combat ; en second lieu, par le combat des Thermopyles, dans lequel les Lacédémoniens, voyant leurs épées et leurs lances brisées, luttèrent longtemps avec leurs mains désarmées. De tous les exercices auxquels on se livre dans les jeux publics, le pancrace est le plus honorifique, quoiqu'il soit composé d'une lutte incomplète et d'une *pugmachie* incomplète ; c'est pour d'autres motifs qu'il est tenu en estime particulière ».[37]

Plus tard, près de mille ans après Polydamas, lors de la période Byzantine, la science des arts de combat à mains nues des Grecs permettait encore de vaincre des adversaires supérieurs en taille et en force. En 530, Andréas[38], le masseur personnel de Bouzes, général de Bélisarios (505-565) releva le défi de deux combattants perses sassanides expérimentés et bien supérieurs en stature. N'étant même pas un soldat, mais directeur d'une palestre, il utilisa sa science de la lutte et du pancrace pour terrasser ses deux adversaires successifs.[39]

Basile 1er, roi de Byzance (813-886 après JC) qui 'n'hésitait pas à enlever ses vêtements pour aller jouer à la balle ou combattre à la lutte', avait gagné contre le champion de lutte bulgare qui était bien supérieur à lui en taille et en force.

Cette science grecque qu'était le combat à mains nues n'avait pas eu d'équivalent ailleurs dans le monde, puisqu'il n'existait pas d'établissement comme les palestres qui formaient des

---

[37] Philostrate, Gymn. 11.
[38] Andreas, procop. I. xiii.30.
[39] Durant cette bataille contre les perses sassanides, bien inférieurs en nombre, l'armée Byzantine était aidée de trois cents cavaliers Hun (Xiongnu) sur l'aile gauche et plus de six cents autres sur l'aile droite, ainsi que des Herulis originaires de Scandinavie du sud. Les Perses étaient dirigés par les généraux Pityaxes et Baresamanes, et voyant qu'il n'auraient pas le dessus, ils arrêtèrent la bataille pour envoyer tour à tour deux combattants 'immortels', les élites de l'armée Perse, pour défier les Grecs en duel. Seul le masseur et maître des gymnastiques de combat Andréas leva la main, à la grande surprise de Bouzes qui lui interdit d'y aller. Andréas passa outre les ordres, pris son cheval et une lance, puis il tua un à un les deux immortels.

gymnastes depuis l'enfance afin de rivaliser aux jeux, ou des institutions militaires d'état dont l'exercice gymnique avait une place aussi importante que dans l'éducation à la guerre.

De même, la culture héroïque du passé devait donner à la jeunesse grecque une conception individuelle du combat, et non de groupe. Des ancêtres comme Hercules, Achille, Thésée, ou même les Dieux immortels qui observaient et descendaient quelquefois se battre parmi les hommes portaient les Grecs à développer naturellement le combat au corps à corps par preuve d'honneur et de courage aux yeux des divinités.

En Chine, bien plus tard, probablement depuis les Dynasties Tang et Song, on connaîtra un type d'entraînement à mains nues dans le vide avec un adversaire imaginaire, qui s'appellera *Taolu* (套路). En Grèce, il semble que ce type d'exercices ait déjà été d'usage à l'époque de Philostrate sous le nom de 'combat avec son ombre' (*skiamachia*). Philostrate ajoute que la lutte est un véritable art martial en ce sens qu'elle développe le combat réel même à l'entraînement, alors qu'au pancrace ou à la *pugmachie*, le gymnaste s'entraîne souvent seul à ses techniques, sans recevoir de coups réels, ce qui implique qu'il n'était pas forcément efficace 'sur le terrain'.

« Et quoique ces gymnastiques difficiles soient déjà si fatigantes, la plus laborieuse de toute est la lutte; en effet, quand le temps d'aller au stade est venu, c'est alors seulement que la *pugmachie* reçoit ou donne des coups, et aborde son adversaire avec les jambes ; mais quand il s'exerce seul, il ne combat qu'avec son ombre (*skiamachia*). Le pancratiaste combat aussi dans le concours de toutes les manières reçues pour ce genre d'exercice ; mais pour les exercices préparatoires, c'est tantôt à une manoeuvre et tantôt à une autre technique qu'il s'adonne. Quant à la lutte, elle est la même dans le combat préparatoire et dans le combat proprement dit ; en effet, elle fournit dans les deux cas une double preuve de ce qu'elle sait et de ce qu'elle peut »[40]

Oribase nous donne aussi une description de ce type d'entraînement utilisant les coups de pieds et coups de poings dans le vide :

« ...Il faut simuler le combat, non seulement avec les bras, mais aussi avec les jambes, en faisant semblant tantôt de sauter, tantôt de donner des coups de talon. »[41]

[40] Philostrate, Gymn 11.
[41] Oribase. 6. 29. *Du combat simulé.* Oeuvres complètes avec texte grec et traduction française établie par les docteurs Daremberg et Bussemaker. 6. vol. Imprimerie nationale, Paris, 1851-1876.

4. Art du guerrier, le passé Chinois

En Chine, les jeux rituels avaient cours dans les cercles aristocratiques de nobles possédant les armes, et perpétuant les cultes aux ancêtres. Sous les Zhou, l'enfant âgé de treize ans devait déjà apprendre les danses, la musique et les lettres, et à quinze ans, il apprenait le tir à l'arc et l'usage des armes, puis à vingt ans les rites, la politesse, et l'une des six danses accompagnée d'armes, de bannières et de boucliers. L'une de ces danses nous est décrite dans le *Huainanzi* ; elle aurait été créée par Shun (~2257-2208), le dernier des cinq empereurs légendaires :

« Shun n'eut qu'à (exécuter une danse) avec le bouclier dans une main et la hache de guerre dans l'autre pour soumettre (les barbares) You Miao.»[42]

Dans l'antiquité Chinoise, ces rituels étaient réservés aux aristocrates qui excellaient dans le métier des armes. Ils mettaient donc en avant la primauté de la culture sur la barbarie dans une optique ethnique. On éduquait les jeunes d'une manière civilisée, c'est-à-dire dans des sociétés structurées à fin de développement intellectuel et guerrier à la fois.
Les forges Chinoises très réputées donnèrent naissance à un véritable 'sacre de l'épée' avec des forgerons vénérés et une classe de guerriers chevaleresques dédiés aux métiers des armes et à la quête spirituelle.

Cette classe de la chevalerie était influencée d'une part par le Daoïsme et son idéal de l'oubli de soi, puis du Confucianisme pour les rites et les cultes aux ancêtres, appartenant à une tradition aristocratique guerrière issue d'un lointain passé. Sous les Qin, ils vendront leurs services en tant que mercenaires privés et ils étaient déclarés à l'état par leurs maîtres qui avaient l'obligation de les inscrire au registre local.
On retrouve un bon exemple de la maîtrise de soi dans les arts guerriers chinois avec Liezi (列子 ~ 450 av. JC), qui nous explique comment Maoren avait accompli l'idéal Daoïste dans le métier des armes.

[42] *Huainanzi*, XIII, 7b. Gallimard, Paris, la Pléiade, 2003.

« Lie Yukou exhibait ses qualités d'archer devant Pohuan Maoren. Il tendit l'arc à l'extrême, posa une coupe remplie d'eau sur son avant-bras et tira. La flèche partie, une seconde était aussitôt au doigtier et à peine celle-ci lancée une troisième était prête. Pendant ce temps, Lie restait immobile comme une statue. Pohuan Maoren lui dit cependant ceci :

-'Tu tires comme un archer, mais pas comme quelqu'un qui n'a plus conscience de tirer à l'arc !'
Maoren pris Lie avec lui et ils montèrent sur une montagne, près d'une falaise qui tombait à pic dans un énorme gouffre. Tournant le dos à l'abîme, les deux pieds tenant juste à un tiers du vide, il fit signe à Lie de venir. Lie se jeta à plat ventre en agrippant le sol, le front inondé de sueur.
Maoren déclara alors :

-'Celui qui est arrivé en haut dirige son regard vers le ciel bleu, en bas il regarde le fleuve jaune, il peut s'ébattre au confins du monde sans que son âme n'en soit dérangée.
Mais toi, voila, tu es affligé par le vertige, pourtant assis au centre de la terre, la terreur apparaissant dans tes yeux troublés' ».[43]

La lutte, ou *Jiaodi* (角抵), mentionnée depuis les Zhou, devait prendre une importance croissante durant la période des Royaumes Combattants (481-221 av. JC) et des Qin (221-207 av. JC).
Le créateur Mythique de la lutte en Chine était Chiyou (蚩尤), une sorte de titan à l'allure monstrueuse qui s'était battu contre Huangdi. Chiyou était, selon la légende, un monstre marin cornu au corps d'homme avec des sabots de bœuf qui avait quatre yeux et six mains, et selon le *Zhouyi ji* du deuxième siècle avant JC, on en retrouve une description qui semble nous rappeler Alexandre le Grand et sa représentation de 'cornu' en Asie.[44]

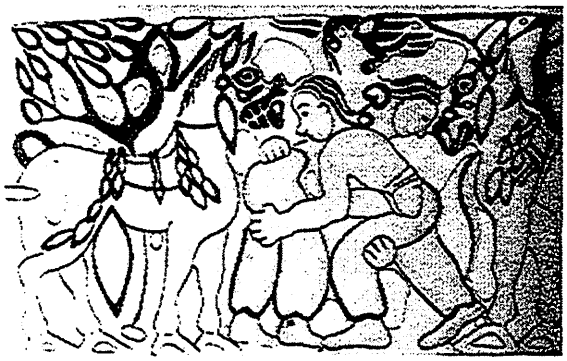
« On racontait qu'il avait des cheveux croisés sur les tempes en forme de lances, et que sa tête était cornue. Il jouta avec Huangdi, quand il faisait du *Jiaodi*, personne ne pouvait lui résister »

Le *Jiaodi* est probablement héritier de la tradition des steppes, faisant d'abord référence aux cavaliers nomades, puis ensuite aux envahisseurs gréco-macédoniens établis en grand nombre non loin des frontières occidentales du monde chinois. Selon le *Liji,* les armées de Chiyou

[43] Liezi, *Empereur*. 5ème chapitre. 列子. 皇帝, 五章.
[44] 'Al Karnein' (Dzoul Karnein), le 'saint cornu' ou encore le 'diable cornu' des Perses. Cette dénomination lui venait des cornes de bouc qu'il s'était accroché sur les cheveux après son initiation au temple d'Amon en Egypte, devenant ainsi le fils d'Amon Zeus qui devait régner sur le monde. Sa représentation sur ses pièces de monnaie avec une tête de lion comme couvre-chef et les cornes de bouc participera grandement à sa symbolisation ultérieure chez les peuples Asiatiques.

étaient composées de cavaliers alors que celles de Huangdi étaient composées d'infanterie et de chars. Chiyou appartenait à la famille Qiang bannie du nord, tout comme Gong Gong, descendant de Chennong, qui fut banni sur la Montagne Obscure au nord de 'la Porte des oies sauvages' (*Yanmen* 雁门)[45].

La lutte était incontestablement une tradition venue des steppes, perpétuée depuis les Scythes de mer noire jusqu'aux Xiongnu de Mongolie chez qui de nombreuses boucles de ceintures au motif pratiquement identique furent découvertes. Représentant probablement deux de leurs rois luttant, comme sur celle de Keshengzhuang; le lutteur de gauche saisi son adversaire sous la jambe pour le mettre au sol.



Représentation de deux lutteurs présumés Xiongnu sur une boucle de ceinture, retrouvée à Keshengzhuang, en 1955 près de Xi'an dans le Shaanxi.

On peut en conclure naturellement que l'importance donnée par les peuples des steppes à la force et au courage et donc aux jeux de lutte était primordiale, même si ils n'étaient pas pratiqués dans des palestres comme en Grèce ou en Asie centrale à l'époque des colons Grecs.

La lutte est toutefois un art subtil, et elle demande une connaissance technique et un entraînement que les Grecs[46] ont développés dans les palestres, faisant ainsi la différence entre le véritable art de la lutte professionnelle et la lutte sans art qui n'était qu'un combat où le plus fort gagnait. Pausanias met l'accent sur cette particularité dans son 'Voyage en Grèce'.

[45] Chaîne et col de montagne au nord de la province actuelle du Shanxi, dans le district de Yanggao. Derrière ce col vivait le peuple barbare *Di* qui serait à l'origine un peuple Mongol ou Xianbei selon Gao You (~250-296 av JC).
[46] Et avant eux les Egyptiens avec des joutes sportives, lutte et 'boxe'.

« Pour Thésée, il était le premier à avoir découvert l'art de la lutte, et c'est après lui qu'on a commencé l'enseignement de cet art. Avant lui, la lutte n'était juste qu'un combat pour le plus fort ou pour celui qui avait la plus haute stature »[47]

En Chine, il semble que la lutte était déjà bien évoluée durant la période des 'Royaumes Combattants' (481-221 av. JC), puisque Zhuangzi (庄子~370-300 av. JC) nous parle déjà de combats qui n'utilisaient pas que de la force brute, mais d'une réelle technique contrôlant puissance et relâchement, tout ceci dans une optique philosophique chinoise.

« Celui qui lutte subtilement commence justement dans les règles (*yang*), puis il finit toujours par des coups bas (*yin*). Trop d'intelligence engendre forcément ce grand principe »[48].

La première iconographie visible de la lutte en Chine se trouve sur une pièce en bois datant de la Dynastie des Qin (221-207 av. JC) qui représente deux lutteurs à torse nu.

Deux lutteurs de la dynastie des Qin (221-207 av. JC) pratiquants le *Jiaodi*. Pièce en bois découverte en 1975 à Fenghuangshan, Jiangling, dans la province du Hubei.

Concernant les combats de poings à mains nues, il n'existait pas en Chine, un développement pareil à celui que connaissait le monde grec à la même époque. On ne trouve rien d'aussi précis, toutefois certaines sources des 'Printemps et Automnes' nous parlent du 'combat de mains', ou *Shoubo* (手搏), mais les passages sont rares et ne dénotent pas une tradition très développée.

[47] Pausanias, Voyage en Grèce, 1.39.3.
[48] Zhuangzi, *Renjianshi*. 庄子 « 人间世 » « 且以巧斗力者, 始乎阳, 常卒乎阴大致则多奇巧 ».

On peut trouver des références imprécises dans quelques passages des '13 classiques', comme le *Zuo zhuan,* le *Chunqiu Guliang zhuan,* ou encore le *Chunqiu Gongyang zhuan.*
Dans le *Chunqiu Guliang zhuan*[49] , il est décrit une bagarre et un coup lancé par Songmin Gong contre Chang Wan, dans *le poème du Xiaoya* et le *'chariot de guerre'*[50] il est question de frapper un animal sauvage. On peut encore aussi citer le *Yinben Ji*[51], « Utiliser les mains pour frapper les bêtes féroces ».

Plus tard, durant la Dynastie Han, le *Shoubo*, ou 'combat de mains' sera encore mentionné sous le nom de '*Shoubo* en six sections', (*Shoubo liupian* 手搏六篇)[52] mais nous ne savons pas aujourd'hui exactement à quoi ces 'six sections' correspondaient.

Toutes ces références parlent d'usage des mains ou de dents cassées lors de bagarres ou de chasses, mais elles ne décrivent pas explicitement un combat de poings organisé avec des règles et des écoles. Pour la plupart des historiens des arts martiaux chinois, comme Lin Boyuan dans son 'Histoire du *wushu* chinois '[53], elles sont suffisantes pour prouver la paternité du *Shoubo* comme ancêtre de l'art du poing en Chine, mais quelle peuplade de la planète n'a jamais usé de ses poings pour frapper sans art et sans technique ? L'art du poing, pour qu'il soit porté à son plus haut niveau, demande des combats organisés, des compétitions régulières et une technique d'entraînement depuis l'enfance qui étaient absents en Chine durant cette période à notre connaissance .

Une particularité physiologique chinoise est toutefois bien visible sur les deux bas reliefs de Nanyang datant des Han de l'Est (25-220) représentant un assaut en armes[54].
Les positions des adversaires sont basses et allongées, dans d'amples mouvements élégants propres à la représentation chinoise des arts corporels. Ce type d'attitude, même si il n'est pas unique, sera le plus caractéristique des arts de combat et des danses en Chine jusqu'à aujourd'hui.

---

[49]Chroniques de la principauté de Liu, commentaires de Gu Liang. La vingtième année de *Zhuanggong*.谷梁传庄公二十年.
[50] Shijing, Odes pour les cérémonies ordinaires, Décade *nanjiayu*, Ode 179. 小雅, 车攻. «搏兽手敖».
[51] Yinben ji. 殷本纪 说 «手格猛兽».
[52] Annales des Han. *Yiwenzhi*. 汉书.艺文志.
[53] Lin Boyuan. *Zhongguo wushu shi*. p. 283. Beijing Tiyudaxue Chubanshi, 1994.
[54] Voir analyse iconographique chapitre 5.

5. Analyse iconographique

Deux bas reliefs de Nanyang représentant des assauts en armes datant de la dynastie des Han de l'est (25-220).

5.1. Le personnage de gauche est dans une position basse et allongée, avec d'amples mouvements de bras et les paumes ouvertes. Une caractéristique propre aux arts martiaux chinois (*wushu* 武术) jusqu'à aujourd'hui. De cette image, on peut déduire qu'il existait une expression corporelle dans les arts de combat qui était déjà particulière à la Chine.

5.2. Le personnage de droite est comme projeté en avant, lançant littéralement son corps sur son adversaire. Le fait qu'il possède une lance sans bouclier ou une armure pour se protéger montre probablement qu'il s'agit d'un duel en armes, ou d'un exercice guerrier et non d'un combat sur le champ de bataille. Ou si c'était le cas qu'il devait posséder un courage et des qualités techniques hors du commun.

6. Une conception Daoïste du corps en Chine

En Chine depuis les Zhou, les bases psychiques du guerrier chevaleresque étaient axées sur la cosmologie du *yin-yang*, des cinq éléments, des *bagua* et du Dao.

Dans *les Elégies de Xi* on peut lire à ce sujet :

«D'abord il y avait le *Taiji*, après les deux apparences, les deux apparences donnèrent naissance aux quatre formes, ensuite les quatre formes engendrèrent les huit directions (*Bagua*).» [55]

Du point de vue de l'entraînement personnel et du développement spirituel, il semble que Laozi (老子~570-490 av. JC) fut le principal instigateur de la quête de soi avec le Daoïsme et sa voie. Quand à Sunzi et Sunbin (孙子-孙膑~ 403-221 av. JC), ils furent les principaux instigateurs de l'art de la stratégie et de la destruction guerrière, leurs théories servaient tout d'abord à l'élaboration des plans d'attaques et de défense au combat.
Un autre personnage d'influence primordiale dans les cercles de nobles guerriers fut Kongzi (孔子 Confucius ~551-479 av. JC) avec qui les rites, la hiérarchie et les obligations filiales devinrent un passage incontournable dans l'apprentissage des arts du combat chinois.

La pratique du *Daoyin* (导引), ou 'pénétrer son corps par les souffles vitaux naturels' avec des exercices physiques et respiratoires était déjà mentionnée par Zhuangzi dans son *Keyi*, qui nous informe ainsi de l'importance d'entretenir sa santé par la gymnastique selon les théories de la philosophie Daoiste.

« Souffler, inspirer doucement et expirer l'air pour en accueillir du neuf. Ils bougent comme des ours et s'étirent comme des oiseaux, pour prolonger leurs vies, ce sont les maîtres du *Daoyin*, qui nourrissent leur forme pour la longévité, tout comme l'oiseau ancestral ».[56]

Les adeptes du *Daoyin* imitaient les mouvements des animaux dans la nature pour retrouver les souffles originaux dans une conception naturelle et décontractée du corps humain comme nous l'indique Li Yi.

«Le *Daoyin* et fait pour unir le souffle (*Qi*) à l'intérieur du corps, pénétrant le corps par la souplesse »[57]

---

[55] Le livre des mutations. (Yijing-Zhouyi). *Xicizhuan.* 周易系辞上 云. « 易有太极，是生两仪，两仪生四像，四相生八卦 ».

[56] Zhuangzi (*Keyi*). 庄子 , 刻意.说 « 吹嘘呼吸, 吐故纳新, 熊经鸟伸, 为寿而已矣. 此导引之士, 养形之人, 彭祖寿考者之所好也 ». Pour la traduction française : Tchouang-tseu, *Se torturer la pensée*, œuvre complète. Traductions, préface et notes de Liou Kia-Hway, p. 128. Connaissance de l'Orient. Gallimard/ Unesco, Paris 1969. Je n'ai pas retranscrit cette version, qui ne fait aucune allusion au *Daoyin*, de plus, je ne comprend pas la traduction de *Xiong jing* (熊 经) par 'se suspendre comme un ours'. Voici la traduction complète : « Qui expire et aspire en soufflant fort et en soufflant faible, qui crache l'air vicié et absorbe l'air frais, qui se suspend comme l'ours et s'étire comme l'oiseau, celui-là ne recherche que la longévité. Tel est l'idéal des gens, qui veulent nourrir leur corps en l'étendant et en le contractant. Peng-tsou en fournit le meilleur exemple».

Cette souplesse sera primordiale dans l'apprentissage des arts de combat Chinois avec le principe ultérieur de 'mélanger le souple et le dur' (*Gangro xiangji* 刚柔相济).
Cette manière décontractée de pratiquer le corps fut d'abord inspirée par Laozi, pour qui la relaxation, la non action, et le refus d'utiliser la force contre la force, étaient le moyen pour la compréhension et l'accomplissement du Dao.

« Celui qui se réfère au Dao comme maître des hommes ne subjugue pas le monde par les armes, car cette manière d'agir entraîne habituellement une riposte où campent les armées et poussent les chardons.
Ainsi un homme de bien se contente d'être résolu sans user de la force. Résolu sans orgueil, résolu sans exagérer, résolu sans ostentation, résolu par nécessité, résolu ainsi, il ne s'impose pas par la force.» [58]

Après Laozi, ce fut Zhuangzi qui dans son 'art de l'épée' nous démontre un aspect pratique du Daoïsme dans les arts guerriers lorsqu'il « fait voir son vide, et attire ainsi son adversaire croyant qu'il a l'avantage, puis charge en deuxième mais touche le premier »[59].
Cette notion de 'charger en deuxième mais toucher en premier' (*Houfa zhiren* 后发制人) sera déterminante dans l'évolution des arts martiaux chinois lorsque l'art du poing deviendra à la mode, avec le développement des système de combat dits 'internes' tel le *Taijiquan* (太极拳).

Le contrôle de soi était primordial pour l'adepte qui devait laisser ses désirs et autres colères de côté selon le *Huainanzi*:

«Le plaisir et la colère pervertissent le Dao ; la mélancolie et la joie émoussent la vertu ; l'amour et la haine violentent le cœur ; la convoitise et le désir entravent la nature. Une grande colère pulvérise le *yin* ; un grand plaisir terrasse le *yang*». [60]

Ainsi maître de son corps et de l'harmonie qu'il recherchait avec son environnement, le pratiquant des exercices physiques et respiratoires en Chine poursuivait une osmose complète

[57] Explications de Li Yi. 李颐释 « 导引，导气令和，引体令柔 ».
[58] Laozi, *Daodejing*, chapitre 30. 老子 道德经， 三十章.
[59] Zhuangzi, *Shuojian*. 庄子, 说剑.
[60] *Huainanzi* I, 19a. Gallimard, Paris, la Pléiade, 2003.

entre lui et le naturel, tout comme en Grèce, où Aristide 'le juste' avait dit dans la même optique « La nature fut la plus importante, et par la suite, je me suis empressé de la suivre».

Selon la tradition Daoïste, l'individu était régi par trois principes internes primordiaux:

-l'âme (*shen* 神)
-Les souffles (*qi* 气)
-L'essence (*jing* 精)

Toujours en comparaison avec la Grèce, l'âme possédait plusieurs principes, avec le *hun* (魂 positif) qui était composé de trois âmes supérieures immortelles, puis le *Po* (魄 négatif) qui était composé de sept âmes inférieures créées par les choses matérielles et détruites après la mort physique.
Les souffles ou *Qi* (气) étaient quand à eux séparés en trois sortes qui étaient originaires de trois centres psychiques et physiques principaux :

1. Les souffles issus de l'air et du vent - champ de cinabre supérieur- *shang dantian* (上丹田)
2. Les souffles issus des émotions –champ de cinabre du milieu- *zhong dantian* (中丹田).
3. Les souffles issus de la nourriture- champ de cinabre du bas- *xia dantian* (下丹田).

L'adepte du *Daoyin* en Chine ne se limitait pas à la pratique quotidienne de ces exercices, mais aussi à l'application de trois objectifs majeurs, à savoir nourrir sa vraie nature (*Yangxing* 养性), nourrir sa santé (*Yangsheng* 养生) et ramener à l'Unité (*Shouyi* 守一).

7. La mode des gymnastiques grecques en Asie centrale

Après les conquêtes d'Alexandre le Grand (356-323 av. JC), la palestre et le gymnase étaient devenus des centres de rencontres et de propagation de la civilisation grecque pour les colons d'Asie centrale, et l'on y pratiquait tout comme en Grèce, les jeux traditionnels du pancrace, de la lutte, et de la *pugmachie*. Les compagnons d'Alexandre, Perdiccas et Kratéos avaient

déjà emportés avec eux un véritable gymnase portatif partout où ils se rendaient dans 'l'Orient barbare'[61].

La palestre mise à jour à Aï Khanoum, l'ancienne Eucratidea en Afghanistan actuel, montre bien les caractéristiques d'une palestre identique à celles de la Grèce. D'une forme carrée, attachée au gymnase, elle a les dimensions régulières d'une palestre grecque. Des jarres d'huile d'olive sacrée étaient amenées de Méditerranée dans ces lointaines provinces et des *strigil* en forme de demi-lune étaient utilisés comme dans la mère patrie.[62]

Le gymnasiarque, personnage généralement riche et d'influence, avait un rôle d'organisateur dans l'éducation des jeunes Grecs dans les nouvelles cités d'Orient, et les gymnases étaient donc le lieu de rencontre privilégiés des Grecs de l'étranger.[63]

En général, ces lieux devaient être fréquentés au début par les colons et leurs enfants, mais suite aux mariages mixtes, aux mercenaires et aux indigènes qui prirent peu à peu les coutumes des Grecs, les gymnastiques de combat et les autres traditions gymniques semblent s'être rapidement propagées dans la population locale.

Plus tard, suite à l'avènement de Rome, les combats des Gladiateurs prirent peu à peu le pas sur les jeux grecs à l'ouest de l'Empire, mais pas dans les cités d'Asie Mineure qui avaient alors gardés une organisation hellénistique. Deux statuettes de cette période représentant des *pugmachistes* Noirs Africains portant des *imantes* nous confortent dans l'idée que cette tradition ne devint dès lors plus l'unique apanage des Grecs, mais aussi des autres populations locales des régions sous influence culturelle hellénistique.

Il faut toutefois noter que chez les Parthes, durant les jeux organisés par Mithradate II (~123-88/87 av. JC) 'l'Arsacide Epiphane'[64] en 109/108 av. JC à Babylone, tous les noms des vainqueurs étaient grecs.

---

[61] Phylagarch. FGH, I. p. 345, 41.

[62] Rapin, C. *La trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum, l'apogée et la chute du royaume Grec de Bactriane. Fouilles d'Aï Khanoum, VIII.* (Mémoires de la délégation Archéologique Française en Afghanistan, XXXIII), Paris, de Boccard, 1992.

[63] Rostovtseff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique* (1940), Paris, Laffont, colm. Bouquins, p. 606, 1989.

[64] Voir aussi p. 33. Une inscription similaire attribuée à Mithradate II 'l'Arsacide Epiphane' à Délos. S. Reinach. *Fouilles de Délos.* Bulletin de correspondance hellénique, VII (1883). A. Von Sallet. *Beiträge zu Antinken Münzkunde für Numismatik*, XII (1885), 372-75. Neilson. C. Debevoise *A political History of Parthia.* p.41. The oriental institute, the University of Chicago. Greenwood Press Publishers, New York 1968. Selon le *Qian Hanshu*, en 91 av. JC, Mithradate II avait fait le don de jongleurs originaires de '*Likan*' (*Likan/Likian*; [J'ai retenu la transcription phonétique de *Séleufkida* ou *Hellinikos* d'après Paul Pelliot 1878-1945]. Probablement des esclaves grecs à la cour de l'empereur parthe) à l'ambassade Chinoise de l'empereur Wu Di (156-87 av. JC).

A l'époque de Séleucos (358-280 av. JC), une grande propagation de la philosophie, des arts, de la langue et de la culture grecque en général avait eu lieu dans les cités. L'administration et l'éducation passaient obligatoirement par elle, et c'est grâce à cette expansion que les gymnastiques de combat allaient se transmettre dans les royaumes de Bactriane et du nord des Indes, puis se perpétuer chez les Parthes et les Yueshis dans une certaine mesure en se mélangeant aux traditions guerrières locales. C'est surtout dans l'empire Koushan et en Inde que le développement des gymnastiques grecques sera le plus intéressant, car influencé par des éléments culturels Indiens, et avec la philosophie bouddhiste pour prédilection.

Le bouddhisme Indien avait eu des liens d'amitiés traditionnels avec les Grecs depuis le traité d'alliance entre Séleucos et Chandragupta Maurya, puis de son petit-fils Asoka Maurya. Asoka fut le premier roi Indien converti au bouddhisme [65], qui envoya Deimakos (Dhammarakkita) successeur de Mégasthènes à la cour des Rois Mauryas pour convertir les Grecs. Ménandre (Milinda), roi Grec des Indes ayant vécu vers 150 avant notre ère, s'était converti au bouddhisme, tout comme Asoka. Le Milindaphana ou les discussions entre Ménandre et le sage Nagasena deviendra l'un des livres canoniques les plus importants dans la religion bouddhiste et il nous témoigne largement de l'importante relation qui existait entre la culture grecque et le bouddhisme indien.[66]

8. Les Grecs et les Koushans

Sous l'empire Koushan, les Grecs qui avaient migré vers le sud suite aux invasions barbares avaient participés à l'édification du bouddhisme Indien en lui donnant de fortes composantes hellénistiques dans l'art sculptural. Cet art particulier au Gandhara sera connu plus tard sous le nom d'art gréco-bouddhique. Les sculptures sont les représentations les plus flagrantes de ce qui nous est resté de visible sur cette fusion aujourd'hui, même si les arts de combat à mains nues et autres gymnastiques étaient toujours pratiquées. Il faut bien comprendre que les individus d'origine parthe, yueshi et grecque vivants sous l'empire Koushan appartenaient

[65] Après sa conquête des Indes et l'horrible massacre qui s'en suivit, Asoka s'était convertit à la doctrine pacifique du Bouddha.

[66] Il est à priori inconcevable pour un historien moderne de visualiser une tradition gréco-bouddhiste autre que dans l'art statuaire. Edith Nolot dans sa traduction du Milindaphana (p. 8-9) et A. Bareau dans son 'bouddhisme indien' (p. 106-108) écrivent que Milinda dialoguant avec Nagasena est 'une pure fiction', n'ayant rien à voir avec le véritable roi Ménandre. Est-ce pourtant si difficile ? Les trois sciècles de présence grecque en Asie centrale et les liens étroits entretenus avec les Indes donneront à l'hellénisme d'orient un visage différent et totalement inconnu en Occident.

pour le puissant voisin Indien à la même caste de 'Guerriers déchus', ou *Kçatriyas* sans patrie. Une dénomination qui avait radicalement inversé les anciennes alliances entre les rois grecs et les Mauryas. Sous le roi Dhushyantha vers 20 av. JC, la mouvance hindouiste avait rejeté puis fait la guerre contre ces étrangers de la civilisation indienne en les repoussants vers les frontières du nord, et probablement en favorisant encore plus les liens entre le bouddhisme et la culture du Gandhara.

« En Inde, les Brahmanes et Visamitra lancèrent une guerre contre les *Kçatriyas* étrangers. Bharata (Sarvathamanan), le fils du roi Dhushyantha, mentionna qu'il tua un grand nombre de Yavanas (Grecs), Sakas (Yueshis), et Pahlavas (Parthes). Gautamiputra Satakarni cassa la résistance des *Kçatriyas* étrangers et il détruisit un bon nombre d'entre eux dans un massacre d'une violence remarquable. »[67]

Dans cette société mixte de l'empire Koushan, l'élément grec était encore important, comme avec Ménandre le lutteur[68], ou Agesilaos[69], supposé architecte du Stupa de Kanishka, (*Jianisijia* 迦膩色迦 120-150) le premier roi bouddhiste des Koushans. La précision des caractères grecs inscrits sur les pièces de monnaie de Kanishka, la finesse des sculptures sur le mode hellénistique laisse supposer à une continuité de la présence grecque dans cette région du monde, même après le règne du dernier roi grec de Kaboul, Hermaios, vers 50 av. JC. [70] Des festivités publiques et des jeux étaient organisés, laissant ainsi la gymnastique et le théâtre se perpétuer ; Il y avait les lutteurs (*mala*), les jongleurs (*carika*), les athlètes (*rlla*), les clowns (*sobhinka*), les acrobates (*langhaka*) et les bouffons (*velambaka*).[71]

---

[67] Mahabharata, Udyoga, p. 158, 20.
[68] Minamdrasa, sculpture de Peshawar, période tardive Kushane.
[69] Agisila, relique du Swat, inscription sur vase, Konow, 1929.
[70] Plusieurs pièces de Kanishka avec des représentations de Maitreya ou du Bouddha inscrites en Grec (BOΔΔO), et la légende 'Au roi des rois' (*Basileos basileon*). Concernant les contacts directs des Grecs avec les Chinois, le *Qian Hanshu* raconte l'histoire de Yinmofu (Hermaios), roi des *Yongju* [*Yungkiu*] (Yonakas-Grecs) qui aurait aidé le général Wen Zhong à combattre le Yueshi Wutilao (Spalyris). Avant d'envoyer successivement deux ambassades grecques (du roi Hermaios) à la capitale Xi'an auprès des empereurs Yuan Di (元帝 49-33 av. JC) et Cheng Di (城帝 33-7). Source : WW.Tarn. *The Greeks of Bactria and India.* p.339. Ares Publishers INC. 3rd edition. Chicago (1984). Dans la biographie de Che Tang, toujours selon les *Hanshu*, on peut découvrir l'histoire de cent quarante cinq guerriers originaires du *Daqin* qui furent ramenés en Chine, et qui fondèrent la ville de *Likan* dans la province actuelle du Gansu en 36 av. JC.
[71] Mahavastu. 3/113/1-5,3/442/8-11.

Alexandre le Grand avait déjà apporté avec lui cinq cents ans plus tôt des bouffons et des chansonniers privés comme Agis, Choirilos ou Cléon de Syracuse pour le divertir.
L'art théâtral grec, très prisé par les rois et les colons, alla se perpétuer dans les colonies de Bactriane où un théâtre était construit dans chaque ville qu'ils bâtissaient. Ces 'spectacles' allaient se transmettre plus tard en Chine sous le nom de *Pohan Huxi*, ou *Qihan* au travers des Sogdiens.
Ces jongleurs très réputés à la cour des Koushans sont mentionnés dans ce paragraphe :

« Quand un acrobate voulait faire une démonstration, il nettoyait le sol de toutes les pierres et fragments de poteries pour rendre le sol lisse. Seulement après cela, il commençait à montrer ses prouesses ».[72]

Des haltères pour l'entraînement aux arts de combat ont été retrouvés au Gandhara[73] et la peinture murale de Raum représentant deux lutteurs en culotte démontre l'importance des arts de combat chez les Sogdiens et dans l'empire Koushan.

Le Milindaphana, qui fut écrit et complété entre le 2ème et le 5ème siècle, nous donne une information déterminante dans notre investigation sur la diffusion de la *pugmachie* en Inde et en Asie centrale par les Grecs, car les combats de poings [boxe] y sont mentionnés.

« De même encore, il y a sur terre des groupes tels que les lutteurs, les *atona*, les *pabbata*, les *dhammagiri(ya)*, les *brahmagiri(ya)*, les acteurs, les danseurs, les acrobates, les boxeurs, les [adeptes des Génies] Manibhadda ou Punnabhadda, des [divinités de] la lune ou du soleil, des déesses Sri ou Kali, de Shiva, de Vasuveda, de Ghanika, d'Asipasa, de Bhaddiputta : le code secret de chaque groupe ne circule qu'au sein de chacun, et les autres en sont exclus »[74]

Il est ici question de groupes de combattants spécialisés dans la lutte où les combats de poings qui transmettaient leur art dans le secret des écoles. A nouveau, on peut en conclure que des jeux étaient organisés dans l'empire Koushan puisqu'il existait des cercles de combattants professionnels. La lutte et la 'boxe' inscrites aux côtés de la danse, du théâtre, ou des acrobates ne fait aucun doute sur l'origine grecque de ces arts. Si les jeux grecs avaient eu lieu

[72] Manoj. K. Thakour. *India at the age of Kanishka*. 2nd ed. p. 79-80. World View, Delhi, 1999.
[73] Bernard. C.P. Jullien, *haltères votives de lutteurs dans le Gandhara*, Sudia Iranica, 11, 1982, p. 33-47.
[74] Milindaphana, (191.3). *Entretiens de Milinda et Nāgasena* / trad. du pâli, présenté et annoté par Edith Nolot, *Le cercle privé de la communauté monastique*. p. 162.Connaissance de l'Orient ; 86. Série indienne. Gallimard, Paris, 1995.

jusqu'en 520 à Antioche, ils devinrent comme supposé plus haut, une tradition en vogue dans tout l'ancien monde hellénistique.

On peut encore retrouver une autre mention de la lutte dans ce passage du Milindaphana :

« De par sa force extraordinaire, le lutteur a vite fait de soulever son adversaire »[75]

L'idée que les Grecs ont étés d'une influence décisive pour la diffusion de la lutte en Bactriane, en Sogdiane et aux Indes est appuyée par ce même Milindaphana quand il est écrit qu'il faut 'mettre son adversaire sur le dos' pour le vaincre. Cette règle était utilisée dans la lutte au sol (*katopali*) professionnelle en Grèce, puis elle fut transmise dans la 'lutte libre' Olympique moderne. Elle dénote donc chez les Grecs de Bactriane et chez les Koushans, une lutte pratiquée à un niveau très élevé et respectant les mêmes règles qu'en Grèce.

« Le lutteur qui, en un instant, soulève l'adversaire et le renverse sur le dos passe pour un héros valeureux »[76]

Si la tradition occidentale des jeux et les autres arts corporels grecs fut importante dans la société des Koushans en tant que mode venue de l'ouest, c'est probablement qu'elle tissait un ancien lien avec les rois grecs du passé Bactrien et qu'ils correspondaient à un certain idéal guerrier du passé des steppes, la notoriété d'Alexandre et de ses héritiers devant toujours faire office de modèle dans la guerre et dans la culture d'Asie centrale. Ceci pourrait expliquer pourquoi Kanishka recherchait à tout prix le rapprochement avec le monde occidental, tout comme Kanishka II qui se faisait appeler «Kaisar ». On peut encore noter la glorification de la déesse Rome (PIOM), d'Hercules, d'Athéna, de Sarapis etc. Puis l'envoi d'une ambassade Koushan auprès de l'empereur Romain Adrien (117-138) durant le règne de Kanishka.

« Les Rois Bactriens lui envoyèrent des ambassadeurs suppliants pour lui implorer son amitié »[77]

Les écoles de combat à mains nues qui se sont perpétuées au sein des communautés bouddhiques ont été les héritières directes de cette fusion. L'art, la philosophie et la culture qui étaient transmis dans les universités de l'empire Koushan ont dû jouer un grand rôle dans

[75] Milindaphana, (278). *Entretiens de Milinda et Nāgasena* / trad. du pâli, présenté et annoté par Edith Nolot, *Le don exorbitant du roi Vessantara.* p.221.Connaissance de l'Orient ; 86. Série indienne. Gallimard, Paris, 1995.
[76] Milindaphana, (293). *Entretiens de Milinda et Nāgasena* / trad. du pâli, présenté et annoté par Edith Nolot, *La sanction du mal est plus ostensible que la récompense du bien.* p. 231. Connaissance de l'Orient ; 86. Série indienne. Gallimard, Paris, 1995.
[77] Aelius Spartianus, *Historia Augusta, v. Adriani* 1, 12, 14.

la conservation de ces traditions ancestrales. Encore aujourd'hui, certaines écoles d'arts martiaux en vogue dans les cercles bouddhistes de Birmanie font directement référence aux Grecs comme ancêtres de cette tradition[78]. Le *kourcos* (*machairia*) ou sabre de la cavalerie gréco-macédonienne se retrouvera aussi sous le nom de *gouraka* en Birmanie, et de *kachadao* en Chine du sud.

C'est en effet grâce au mélange avec les traditions de la culture grecque que le bouddhisme indien pacifique et doctrine de la non-violence a pu inclure des arts de combat à mains nues transmis dans le monde bouddhiste hellénisé au travers de leurs communautés. Les bonzes guerriers itinérants du Tibet, les *Dob-Dob*, qui s'attachaient les cheveux en forme de cornes de mouton sur la tête seront aussi des héritiers de cette ancienne et décisive fusion du guerrier hellénisé et du bouddhisme. Dans des grands monastères *gelugpa*, tel que celui de Sera, une véritable armée de ces bonzes gymnastes servait de garde personnelle aux haut dignitaires et aux chefs religieux. Ils s'entraînaient à la *pugmachie*, au saut en longueur, à la course et au combat de bâton, puis ils effectuaient des jeux entre monastères. [79]

Il ne faut toutefois pas négliger l'important apport gymnique de la proche et puissante civilisation Indienne, avec des exercices d'hygiène corporelle locaux comme le *yoga* ou le *dhyana* qui étaient pratiqués au sein des communautés monastiques sous les Koushans comme entraînement quotidien de la méditation et impératifs à l'accomplissement de la doctrine du Bouddha.

9. Les arts de combat dans les cercles bouddhistes Chinois

Avec l'apport du bouddhisme en Chine par les moines et les guerriers aventuriers venus d'Asie centrale au travers du Karakorum, la tradition des arts de combat à mains nues originaire du monde hellénistique prit naturellement le même chemin.

Il faut bien prendre en considération que la pratique des gymnastiques de combat en Chine n'était pas une tradition comme elle l'avait été dans tout le monde hellénistique, puis dans les régions administrées par les Grecs du monde romain oriental. D'ailleurs, ce monde romain oriental comprenait plus d'éléments grecs que romains, puisque les Romains avaient laissé les territoires de l'est de l'empire sous administration grecque. En fait, l'organisation des cités

[78] Tradition en vogue dans le *Bando* Birman, un art martial issu des cercles bouddhistes.
[79] Rolf A. Stein, *La civilisation tibétaine*, Dunod, Paris, 1962.

d'Asie était régie d'une manière tellement efficace par les Grecs que les Romains ne voyaient pas de raison à la changer. Les Grecs faisaient office d'intermédiaires et de traducteurs, et les jeux qui étaient pratiqués dans le monde hellénistique avaient encore plus ou moins lieu selon la période et l'endroit, que les autorités locales y aient été favorables ou non.
Les Romains avaient de bonnes relations avec les Koushans, et afin d'éviter les Parthes pour le commerce avec l'Asie centrale, ils devaient prendre la voie maritime jusque sur les côtes indiennes où ils possédaient de nombreuses garnisons.
Concernant l'apport des traditions guerrières de la chevalerie parthe et des gymnastiques grecques en Chine depuis le monde bouddhiste hellénisé d'Asie centrale, j'ai pris en considération le passé culturel de trois figures importantes :

-An Shigao.
-An Xiu.
-Bodhidharma.

An Shigao (安世高); était un aristocrate parthe versé dans le bouddhisme du Gandhara, et il apporta la loi et ses écrits en Chine en 144 après JC, dans la ville de Luoyang. Durant cette période de l'empire Koushan aux éléments culturels disparates que nous avons étudiés plus haut, l'aristocratie lettrée apprenait aussi le métier des armes comme tout noble qui se respectait. Il est donc à supposer que comme à Rome avec certains empereurs plus tardifs, la pratique des jeux et de la chasse était devenu le passe temps d'une aristocratie guerrière cultivée pré-moyenâgeuse. Dans l'empire Koushan fortement hellénisé, nous avons vu que les jeux avaient encore cours, et qu'ils devaient toujours être connus comme une tradition des Grecs par les locaux.
A l'époque d'Horace (Quintus Horatius Flavius [65 av. JC-8 après JC]) c'était le cas dans le monde romain.

« Ou si les parties de chasse romaines te fatiguent parce que tu es habitué à jouer au 'petit Grec' (*Graeculi*), alors essaie le rapide jeux de balle, qui avec son entrain te fera oublier ta lassitude ; ou si tu préfères le lancer du disque, jette en visant haut dans les airs. »[80]

Horace admet que les Grecs sont supérieurs aux Romains aux gymnastiques, et qu'il est absurde pour un Romain de dire 'nous sommes meilleurs que les Grecs à la lutte', car ces arts demandent une longue et ardue préparation.

[80] Horace. Ars Poetica, Satires II, ii.10.

« L'homme qui voudrait réaliser une victoire à la course, devrait s'être entraîné depuis l'enfance, tout le temps, et très durement. Après avoir transpiré, s'être rompu à la pratique et s'être abstenu de vin et de femmes » [81]

En 86, l'empereur Dominitien avait fondé les jeux 'Capitolia' en l'honneur de Rome en faisant venir les meilleurs athlètes de toute la Grèce.

La chevalerie parthe lettrée résidant en Asie centrale et dont An Shigao faisait partie devait, si elle pratiquait le métier des armes par obligation, avoir aussi une certaine conception des jeux de grecs puisqu'ils faisaient partie de l'éducation martiale 'cultivée' dans la noblesse du monde parthe, déjà sous Mithradate II.

L'aristocratie des Parthes était l'*azadan*, ou 'l'homme libre', contrairement aux *asbarans* qui étaient de simples archers. Chevalier itinérant de l'aristocratie, l'*azadan* voyageait à travers l'empire, et possédant sa monture et ses armes, il se mettait au service d'un roi en échange d'un fief. La noble chevalerie parthe qu'étaient les *azadans* formait l'aristocratie guerrière du puissant empire avec les cataphractes. Orodès II (57-38 av. JC) était décrit par les historiens romains Crassus et Justin comme un grand amateur des gymnastiques de combat et des jeux guerriers. Tir à l'arc, javelot, *oplitomachie*, *thureomachie*, *dolichos* et *stadion* étaient au programme des jeux parthes, et sous le règne de Mithradate II, ces jeux se déroulaient tout comme en Grèce, avec les catégories (jeunes, enfants, adultes, éphèbes etc.), alors qu'à Rome les jeux des '*Graeculi*' ou des 'petits Grecs' cédaient peu à peu la place aux jeux du *circus*.[82]

On peut donc penser que ces guerriers parthes d'Asie centrale convertis au bouddhisme devaient avoir eu accès, en plus d'une grande érudition issue des cercles académiques de l'empire Koushan, à une très importante formation martiale. An Shigao maîtrisait très bien le chinois puisqu'il fut un grand lettré du 'monastère du cheval blanc' (*Baima si* 白马寺) et qu'il y accomplit un remarquable travail de traduction de traités originaux qu'il transcrit parfaitement.

---

[81] Horace. Ars Poetica, 371.

[82] Ici mentionnés dans l'ordre de passage du concours des éphèbes à Babylone en 109/108 av. JC, on s'aperçoit que contrairement à la Grèce, le tir à l'arc était en première liste des festivités parthes, et que les quatre premières épreuves sont des jeux guerriers. L'*oplitomachie* est le duel classique des hoplites, avec le bouclier rond incurvé et l'épée droite (*xifos*). La *thureomachie* est le combat avec le long bouclier ovale et plat (*thureos*) et le sabre incurvé vers l'intérieur (*kourkos, machairia*). A Suse, un Ma[cédonien] du nom de Nikolaos, Premier Ami et garde du corps d'un souverain Arsacide entre 100 et 50 av. JC, avait aussi la fonction de gymnasiarque et fit don d'un stade. Réf : Launey, Marcel. *Recherches sur les armées hellénistiques*. p. 873-874. E. De Broccard éditeur, Paris (1950). Bernard Haussoullier, *Inscriptions grecques de Babylone*, Klio, IX, (1909), p.352 et suiv. Franz Cumont, CRAI, (1933), pp.264-268, n.2= SEG, VII,3.

A l'époque d'An Shigao, Apollonios de Thyane le Pythagoricien s'entretenait en grec avec les Brahmanes des Indes. Adepte lui-même des 'religions des Indes', il avait été décrit comme jongleur par Dio Crassus[83], ce qui nous précise encore un peu plus la nature de ces aventuriers gymnastes et érudits étrangers vivants autour du règne de Kanishka.

Si les Parthes s'étaient battus aux côtés des Grecs et des Yueshi en Inde contre les Brahmanes à l'époque du roi Bharata en 20 av. JC, An Shigao avait sans aucun doute été en contact avec eux. Arrivé en 144 à Luoyang, et s'il avait reçu son éducation et sa formation bouddhiste vingt ans plus tôt, vers 124, c'était seulement une centaine d'année qui le séparait de l'époque de Bharata. C'était exactement sous le règne de Kanishka (120-150) qu'il avait appris le bouddhisme dans le Gandhara hellénisé, et les Grecs, probablement issus de mariages mixtes qui s'y trouvaient n'avaient pas disparu en un siècle. Ils étaient encore présents et actifs à l'époque de Kanishka comme nous l'avons vu, dans les arts sculpturaux, la gymnastique, l'architecture, etc. Un officier militaire local (*mediarque*-μεδιαρχης) du nom de Théodoros (Theodorena) a aussi été retrouvé sur une inscription datant de l'époque de Kanishka, ce qui laisse à penser que l'organisation militaire au deuxième siècle avait encore une affinité avec celle des Grecs chez les Kouchans et qu'ils étaient encore bien présents dans l'organisme guerrier.

An Shigao et An Xiu avaient appartenus à cette très riche culture gréco-bouddhique du Gandhara, et l'on peut penser que ces nobles aristocrates étaient issus d'une formation lettrée et martiale d'un très haut niveau.

An Xuan, ou An Xiu (安秀); 'Le marquis Parthe', un autre noble *azadan* versé dans le métier des armes et dont on ne connaît pas le vrai nom, était le deuxième chevalier Parthe venu à Luoyang en 181 après JC, suivant An Shigao. A la fois marchand, lettré et maître d'armes, cet aventurier sera nommé chef de la cavalerie de Luoyang (*qitouyou* 骑头优)[84], puis il effectua ensuite un certain nombre de traductions des textes canoniques bouddhiques, nous confortant ainsi dans l'image du chevalier lettré itinérant.[85]

---

[83] Dio Crassus, *Historia Romana*, LXXVIII.18.4. IX, 327. L'historien Dio Crassus nous indique que l'empereur Carcallus (211-217) avait fait bâtir un temple à Apollonios, parce qu'il l'admirait comme 'grand jongleur et magicien'.

[84] Bagchi, Prabodh Chandra. *Le canon bouddhique en Chine; les traducteurs et les traductions.* p. 47. Sino-Indica ; Editions P. Geuthner, Paris (1927-1928).

[85] Il serait intéressant à ce sujet d'effectuer une recherche sur la transmission des cataphractes parthes en Chine et sur les armures plates des Lokapalas (*jingang* 金刚) au coeur des monastères Bouddhistes. On peut au sujet des armes, observer une statuette de Vajrapani portant le sabre *kourcos* de la cavalerie gréco-macédonienne dans le petit musée de Beijing Jingshan Gongyuan.

La nouvelle terre du bouddhisme qu'était la Chine voyait la venue d'un grand nombre de ces pèlerins et aventuriers lettrés, et ils exerçaient souvent le métier des armes, comme Tarn l'avait déjà compris pour l'époque des Koushans :

« Le bouddhisme, n'était à cette époque, pas qu'une religion monastique. Il s'étendit à une aristocratie guerrière »[86]

C'est probablement par goût d'aventure, de recherche de fortune ou en fuite que ces chevaliers voyageaient aussi loin, traversant montagnes et déserts au péril de leur vie. Nous pouvons aussi supposer que le métier des armes devait être d'un bon secours lorsqu'il fallait passer dans des régions hostiles, pleines de pirates, de brigands ou d'animaux sauvages.
La Chine voyait arriver ces nombreux étrangers venus des pays de l'ouest (*Xiyu Huren*) sous les Wei, avec même des pèlerins du monde Romain. Des *Daqin*[87] qui avaient eu depuis les Han une réputation d'acrobates ou de jongleurs hors pair, et qui étaient souvent offerts aux cours des empereurs Chinois lors d'envois d'ambassades, et quelques *Daqin* étaient même devenus moines bouddhistes.

« Le monastère Yongming, qui a été construit par l'empereur Xuanwu est situé à l'est du monastère Dajue. A l'époque ou le bouddhisme était prospère à Luoyang, les moines étrangers accouraient de toutes parts, portant leurs bâtons de moine et tenant à la main des sutras pour venir en cette terre. C'est pourquoi Xuanwu édifia ce monastère, leur offrant ainsi un lieu de repos. Ce monastère compte au moins mille cellules. Les cours destinés à l'étude sont innombrables. On y rencontrait plus de 3'000 moines venant de tout les pays. Certains sont même venus des contrées occidentales les plus lointaines, comme le *Daqin*. Ils vivent parmi le peuple, et leurs habitations et magasins sont nombreux. Pour l'habillement et la tenue, ces étrangers ont adoptés la mode chinoise »[88]

La figure la plus importante et la plus controversée de ces moines itinérants et guerriers bouddhistes lettrés venus des Indes dans la tradition des arts martiaux Chinois est celle de Bodhidharma et de son séjour au fameux monastère de Shaolin (*Shaolinsi* 少林寺).

Bodhidharma *Putidamo* (菩提達摩); ou Damo (達摩), le premier patriarche du bouddhisme Chan (禅) en Chine, aurait aussi transmis l'art du poing de Shaolin et d'autres pratiques

[86] Tarn, W.W. *The Greeks in Bactria and India*. p.174. Cambridge University Press, 1951.
[87] Le monde hellénistique d'Orient (aussi appellé *Likian*), puis Rome.
[88] Yang Xuanzhi, *Luoyang qielan ji*. Chapitre 4.

psychosomatiques liées au *dhyana* et au *yoga* selon certaines sources écrites et orales en Chine. Originaire des Indes du sud, peut-être de la région de Conjeeveram, près de Madras[89], il aurait été le troisième fils d'un Roi de la caste des Brahmanes, et élève de Prajnatara, 27ème génération après le Bouddha. Prajnatara était dans la lignée de Mahakasyapa, un élève du Bouddha qui pratiquait principalement les exercices respiratoires et d'introspection de type *dhyana*.

Après de nombreuses années à étudier le bouddhisme, Bodhidharma réalisa le vœu de son maître en allant apporter la loi en Chine après être devenu la 28ème génération de disciples. Il serait arrivé en Chine à Guangzhou avec son frère Daxisekong en 526, par la voie maritime, puis il aurait été grandement honoré par l'officiel militaire local Shao Yang. Il fut invité par l'empereur Wu Di des Liang (梁武帝 502-549) à la capitale Nanjing en 527, à sa cour où il dut s'entretenir avec lui sur le bouddhisme. Wu Di, fier d'avoir fait construire de nombreux temples et monastères dédiés au Bouddha, lui présenta sa générosité comme une chose très méritoire. Damo lui répondit qu'il n'avait aucun mérite et que « qui fait le bien reçoit le bien, qui fait le mal reçoit le mal ; la loi des casualités est inchangeable ; les effets suivent les causes comme les ombres suivent les formes ». Quand l'empereur lui demanda de lui définir l'essence du bouddhisme, Damo lui répondit que c'était « un grand vide, sans essence ».

Il quitta plus tard le palais, puis il s'en alla à Song Shan dans le Henan actuel ou se trouvait le monastère de Shaolin, et selon le récit, il y resta neuf ans en méditation (*Mianbi jiu nian* 面壁九年) dans une grotte. Il prit un général du nom de Hui Ke comme disciple, puis il mourut en 536 et fut enterré au pied de 'la montagne des oreilles de l'ours' *Xionger shan.*

Très minimisé par les historiens Chinois, la seule preuve matérielle de son existence est une stèle le représentant datant de 723, donc bien après sa mort. La plus ancienne trace écrite de Bodhidharma se trouve dans le *Jingde chuandenglu* du moine Dao Yuan et datant du onzième siècle.

Tang Hao, dans son «*Shaolin Wudang Kao*»[90] démontre que le *Yijinjing* « Classique des mutations des tendons et des muscles » qui lui était attribué est en fait une création ultérieure, et qu'on ne peut donc pas le considérer comme le patriarche du poing de Shaolin[91]. Se basant

[89] Christmas Humpreys, *Il Buddismo*, Ubaldini, p. 68, Roma, 1964.
[90] Tang Hao, *Shaolin Wudang Kao*, Shangai (1942).
[91] Le manuscrit de *Tiantai ziling daoren* porte deux références, l'une de Li Jing, un général de l'époque des Tang, et l'autre de Niu Gao des Song du Sud. Tous les deux attribuent le « Classique des mutations des tendons et des muscles » *Yijinjing* et le « Classique du lavage de la moelle » *Xisuijing* à Bodhidharma. Durant la fin de la

sur cette information précise, la plupart des historiens chinois ont cherché à minimiser l'impact de Bodhidharma dans la transmission des arts martiaux. Toutefois, dans des styles de l'art du poing qui lui sont attribués, tel que le *xinyiluihe quan* (心意六合拳) de la province du Henan ou le *Damo qan* (达摩拳) de la province du Gansu, il est vénéré comme le premier patriarche. Il n'est donc pas possible de certifier si Damo fut ou non l'instigateur de l'art du poing, tout comme ultérieurement on connaîtra encore des styles attribués à Zhou Tong (周同), à Wu Song (武松), à Lu Da (鲁达) etc. Il est peu probable, là encore, que les héros légendaires du classique '*Shui Hu*' en soient réellement à l'origine.

Il est à plutôt à supposer que les arts martiaux chinois après les Tang ont été tellement riches et flexibles, qu'ils ont pu adapter une multitude d'éléments culturels et techniques locaux disparates dans le temps.

Ils ont donc été maniés et remaniés à tous les goûts et pour tous les genres, faisant par exemple référence à Wu Song lorsqu'il s'agissait d'un système de combat axé sur les coups de pieds ou encore à Lu Da quand il s'agissait d'imiter l'homme ivre. Ces modifications en création d'écoles particulières (*menpai* 门派) ont du s'opérer jusqu'à la fin de la dynastie des Ming (1368-1644) et encore jusqu'à aujourd'hui. Nous ne pouvons pas nous baser réellement sur ce qui reste des transmissions de l'art du poing des Tang de nos jours tant les modifications ont été importantes sur plus de mille cinq cents ans d'histoire.

Concernant les pratiques psychosomatiques du même type que le *Yijinjing*, on peut citer Hua Tuo (?-208) qui avait été le médecin personnel de Cao Cao et qui avait créé un exercice d'entretien en cinq parties correspondant à cinq animaux. Le singe (*hou* 猴), l'oiseau (*niao* 鸟), l'ours (*xiong* 熊), la biche (*lu* 鹿) et le tigre (*hu* 虎). Ces exercices allaient donner ultérieurement la particularité de l'imitation de cinq animaux dans les arts martiaux de Shaolin (*Shaolin wuxingquan* 少林五形拳). Dans sa biographie, il est dit que Hua Tuo, aussi appelé Yuan Hua, était allé étudier au loin la médecine, dans la région de Xiu, au sud de la Chine. Il connaissait par cœur les livres canoniques et il était très versé dans l'art de nourrir le principe vital. Alors qu'il était presque centenaire, il avait encore l'air d'un homme dans la

---

Dynastie des Qing, Ling Yankan (1755-1809) dans son *Xiaolitang wenji* et Zhou Zhongfu (1768-1831) dans son *Zhengtang tushuji* démontrent que la première édition de ce livre date de 1624, donc très longtemps après les annotations de Li Jing et de Niu Gao. Donc ce livre ne comporterait pas des affirmations exactes puisque qu'il fut publié bien plus tard. Alors si il est faux, la croyance que Bodhidharma est à l'origine ces exercices est aussi inexacte. *(Note de l'auteur.* On peut toutefois à juste titre se demander si ils n'ont pas été recopiés depuis des manuscrits plus anciens. Le *Yoga-sutra*, un texte attribué à Patanjali et écrit vers le troisième siècle en Inde, à probablement dû avoir un certain impact sur les pratiques psychosomatiques du monde chinois des Wei au Tang avec l'ouverture de la route de la soie, l'Inde ayant un très long passé historique de ces pratiques.)

force de l'âge. Il était tellement sûr de lui qu'il n'avait pas besoin des balances et des poids pour le dosage des médicaments et il faisait souvent usage des moxas et de l'acupuncture. Pour endormir ses malades, il utilisait du chanvre venu des Indes, et il avait recours aux incisions chirurgicales à l'aide du scalpel pour sectionner les tumeurs.[92]
L'idée que les exercices gymniques de Hua Tuo aient été influencés soit par le *yoga* Indien, soit par les gymnastiques grecques, soit par le *Daoyin*, soit par un mélange des trois, est impossible à vérifier.

Pour l'importation de l'art du poing en Chine, ce texte du *Guitang shu* confirme l'hypothèse d'une influence des Indes ou du Gandhara.

«Les Indes sont proches du pays des Han, leurs hommes ont tous des yeux profonds, des grands nez et des cheveux bouclés, leur spécialité, c'est la pratique du poing »[93]

Deux statuettes de *pugmachistes* de la dynastie des Tang
(Source : Yi Yuntai, Hu Xiaofeng, *Zhonguowushu shi, Renmin tiyu chubanshe,* 1985, p.352)

Cette première vague de dissémination des arts de combat à mains nues dans les cercles monastiques chinois fut un apport direct de l'empire Koushan et des arts du Gandhara[94]. Cette

[92] Pour les incisions chirurgicales, ce seront les moines Nestoriens Syriens héritiers de la médecine grecque qui deviendront très réputés sous la dynastie des Tang. Les Nestoriens étaient de bons médecins soignant les blessés ou étant capables 'd'ouvrir des crânes pour en extraire des parasites' selon le *Xintang shu*. Près de cinq siècles avant Hua Tuo, Erasistrate, le médecin personnel de Séleucos pratiquait déjà la chirurgie, et il fonda sa médecine sur la théorie des souffles vitaux (*pneuma*) qui pénètrent dans le corps. De là, il reste à déterminer si la médecine chinoise d'avant Hua Tuo utilisait les incisions chirurgicales, mais nous sortons ici de notre sujet.
[93] *Guitang*, « Transmissions azurées des Indes ». 归唐青天竺传. « 即汉之身毒国，人皆深目高鼻，上为螺髻于顶，口发剪使拳 ».

influence devait être plus ou moins restreinte à l'intérieur des monastères bouddhistes avec des transmissions de maître à disciple, tout en y mélangeant peu à peu les principes philosophiques et techniques du passé chinois.

La deuxième vague fut sans aucun doute celle des Sogdiens (*Kangjuren* 康居人) qui étaient établis en grand nombre sur le territoire chinois et ce sont leurs traditions festives[95] venues de l'ouest qu'ils apportèrent avec eux. Des jeux comme le polo, la danse, la musique ou le théâtre (*pohan huxi, huntuo*)[96] deviendront 'à la mode' et adoptés dans la société Chinoise.
Les arts gymniques seront institutionnalisés et se développeront ainsi dans la population chinoise avec des spectacles au grand air et la lutte comme joute principales dans les festivités depuis les Wei, sous l'empereur Dao Wu (道武帝 386-409)[97].

Ces étrangers venus d'Asie centrale qui recevront plus tard la dénomination de peuple Hui par les chinois seront les principaux gardiens de la tradition martiale du combat à mains nues en formant des maîtres hors pair, et ceci jusqu'à nos jours.
D'après le 'manuscrit de l'art du Poing de Chamir' (*Chaquan quanpu* 查拳拳普), relatant l'origine de ce style qui remonterait à la Dynastie des Tang, on peut observer cette influence des Hui venus d'Asie centrale dans l'art du combat à mains nues en Chine.

« Un jeune général des armées Tang du nom de Hua Zhongqi fut blessé lors d'une expédition à l'est, dans la province du Shandong. Il dût alors rester sur place pour soigner ses blessures, et quand il fut rétabli, il enseigna les arts de combat en armes et à mains nues à la population locale.

---

[94] L'influence des arts de combat grecs dans la culture chinoise avait toutefois probablement déjà eu lieu progressivement depuis le passage d'Alexandre le Grand qui resta deux ans en Sogdiane et en Bactriane (327-325 av. JC) avec les jeux rituels qu'il avait organisé non loin des limites occidentales du monde chinois, puis ensuite avec Séleucos, Euthydèmes, Démétrios, etc. Ceci dès la période des Royaumes Combattants (481-221 av. JC) et des Qin (221-207 av. JC), donc bien avant de début de l'entrée du bouddhisme en Chine. Je parle ici d'une 'première vague', car mon étude se porte sur le gréco-bouddhisme, et parce que tout contact antérieur entre le monde grec et le monde chinois n'a pas 'officiellement' eu lieu. Diverses questions intéressantes sont posées par Richard M. Barnhart, dans : 'Alexander in China ? Question for Chinese Archaeology' *New perspectives on China's past : Chinese Archaeology in the Twentieth Century.* Vol.1: *Culture and Civilisation Reconsidered.* Xiaoneng Yang, ed. New Haven and London: Yale University Press; Kansas City: Nelson-Atkins Museum of Art. p.329-343. 2004. Voir aussi ci-dessus, la légende de *Chiyou*, comparée à la représentation d'Alexandre le Grand, p.18.

[95] Sur un relief du musée Miho, un danseur sogdien entouré de musiciens effectue des acrobaties. De nombreuses petites statuettes représentants des danseurs sogdiens ont été retrouvées en Chine. L'alcool, la danse, les chants et les spectacles semblent avoir été communs dans les communautés sogdiennes de Chine.

[96] Le *pohan huxi* ou « théâtre barbare Perse », était en réalité le théâtre grec du monde hellénistique. Selon le *Wenxian tongkao*, « le *qihan* (*pohan huxi*) était à l'origine un divertissement du pays des barbares de l'ouest appelé la Sogdiane ». Gong Sun et sa danse de l'épée fut inspiré par le *huntuo* (浑脱 杜甫称公孙氏所舞剑是 剑器浑脱).

[97] Annales des Wei, *Lezhi*. 魏书 « 乐志 天兴六年北魏道武帝拓...诏修百戏中亦有角抵. »

Il fut très vite submergé par le nombre d'élèves croissant et il du faire appel à son ami, maître des arts martiaux qui s'appelait Chamir (*Cha Mingde*) et qui était originaire d'Asie centrale *(Huizu* 回族*)*[98]. Ce dernier resta au Shandong, et il enseigna son système d'arts martiaux qui fut ultérieurement connu sous le nom de *Chaquan*, ou 'Poing de Chamir'.»

Selon le *Tongquan ji Yongxi*, il est écrit que les Hui pratiquaient jadis le *tangping quan* (汤瓶拳) ou le 'poing de la cruche'. Le nom '*tangping*' est peut être la transcription phonétique d'un nom à consonance étrangère, et j'avais pensé à une phonétique de '*pyx* (poing)' pour '*ping*', rapprochant ainsi '*pugmy*' (πυγμη) à '*tangping*', mais ce n'est qu'une supposition.

La première référence écrite en Chine concernant les bonzes guerriers date de la Dynastie des Wei. En 445, l'empereur Taiwu (太武帝 423-452) lança une expédition armée contre la ville de Chang An. Il y visita le monastère bouddhiste de *Zhongmai*, et à sa grande surprise, les moines possédaient des boucliers et des lances à l'intérieur du temple.
Se disant que la religion bouddhiste qu'il avait entendu prêcher jusqu'ici prônait la non violence, il déclara que les moines n'étaient pas conformes à la loi du Bouddha qui enseignait la compassion des êtres. Le moine Fa Qing, toujours dans cette tradition des arts de la guerre avait attaqué les Wei à la tête d'une troupe de plusieurs milliers d'hommes. A Luoyang, la proximité de certains temples bouddhistes servait de lieu d'entraînement aux arts de la guerre.

« A Luoyang, près du temple bouddhiste *Chanxu*, à la porte *Daxia* à l'ouest de la rue *Yu*, il y avait un endroit pour l'entraînement aux arts de la guerre ouvert toute l'année. Il y avait beaucoup de chevaux qui étaient souvent là. Toutes sortes de personnes dont des moines jouaient ensemble à la lutte. Ils jetaient leurs lances (*Ge*), aussi haut que les plus hauts arbres, à plus de 100 *chi.*» [99]

Selon les Chroniques de l'ère Taiping de la Dynastie des Song, le monastère de Shaolin avec ses bonzes guerriers était célèbre pour la pratique de l'art de la guerre durant les Qi du Nord (550-557). Maître Chan arrivait d'un saut à atteindre la poutre d'un édifice et il était en

[98] Les Hui sont à l'origine un groupe de population disparate de Turcomongoles, Perses, et Sémitiques venus principalement d'Asie centrale depuis les Tang, ou plus justement un nom général pour désigner les peuples venus d'Asie centrale. Sous la dynastie des Yuan 元 (1277-1367) on limitait cette dénomination aux arabes, aux persans et aux juifs, mais par la suite, il s'appliqua seulement aux musulmans sunnites vivants en Chine. Mélangés à la population locale, ils parlent actuellement le chinois, mais ils transmirent les arts martiaux avec des maîtres redoutables qui perpétuaient la tradition en secret, dans leurs communautés du Gansu, Qinghai, Henan, Yunnan, Xingjiang, Shandong et Hebei.

[99] Annales de Luoyang, *jialan*, chapitre 5. 洛阳伽篮记卷五曰：« 禅虚寺在大夏门御道西，前有阅武场终岁甲士习战千乘万骑常在于此。羽林马僧相善角抵戏 ».

mesure de tirer tout seul un poids de mille *jun*. Il était aussi très bon dans les arts martiaux et dans l'art du poing.

Plus tard, Li Shiming recevra l'aide des bonzes du monastère de Shaolin lors de son combat contre Wang Shichong, et après que Li Shiming ne devienne Tang Taizong, Shaolin reçu le titre de « Premier temple sous le ciel » (*Tianxia Diyimingcha* 天下第一名刹) par l'empereur. Dès lors, les donations et les cultes entretenus en firent un puissant centre militaire ou les bonzes et laïcs s'entraînaient aux arts de la guerre.

Si la dévotion pour les arts de combat se développa plus volontiers autour des temples bouddhistes en Chine depuis les Wei, c'est qu'il devait y avoir une certaine corrélation entre les visiteurs étrangers venus d'Asie centrale et les nouvelles gymnastiques de combat apportées et entraînées près de ces monastères. Ils devaient servir de lieu de rencontre où l'on pratiquait diverses gymnastiques et l'étude des textes, comme au Tibet avec les *Dob-Dob*, et comme dans les palestres en Grèce avaient accueillies plus tôt les philosophes et les athlètes. Cette transformation de la palestre et du gymnase en temple ou en université bouddhiste qui avait déjà eu lieu sous les Koushans en Asie centrale fut peut-être perçue en Chine comme une continuation et une modernisation de l'enseignement culturel et guerrier du passé, puisqu'elle apportait de nouveaux éléments inconnus jusqu'alors. Dans certaines institutions bouddhistes, comme au monastère de Shaolin en Chine, ou celui de Sera au Tibet, ce passé technique et traditionnel grec du développement d'un guerrier spécialisé au combat à mains nues se vivra donc comme étant une fonction à part entière de la culture bouddhiste.

Certains arts guerriers locaux de la Dynastie des Tang semblent avoir été l'unique apanage de la civilisation chinoise, tel que les « Huit arts de se cacher sur terre » (*Yindibashu* 隐地八术) »[100], à ranger dans les arts secrets de l'espionnage et de la sorcellerie.[101]

Le développement de 'l'art du poing' sous la dynastie des Tang se fera peu à peu en se mélangeant aux arts guerriers locaux plus anciens, puis il deviendra dans la pratique et dans la

[100] *Biographie d'un Taoïste légendaire, Tcheou Tseu-Yang,* Manfred Porkert, Institut des hautes écoles Chinoises. Mémoires de l'institut des hautes écoles Chinoises, Collège de France, p. 90, Paris, 1979.

[101] Lorsque l'on parle du domaine de l'art de l'espionnage, il est intéressant de faire un parallèle entre Sunzi qui comptait cinq sortes d'espions et les Indes qui formaient aussi cinq types d'espions dans cinq types d'écoles différentes. V.A. Smith, *The early history of India: from 600 B.C. to the Muhammadan Conquest, including the invasion of Alexander the Great* . p.148 (3rd ed.). At the Clarendon Press, Oxford, 1914.

théorie complètement chinois, puisqu'il fera presque uniquement référence à des notions ethniques locales.

Le premier récit de l'utilisation des arts de combat à mains nues lors d'une bataille en Chine est relaté durant la Dynastie des Sui, lors des guerres contres les Turcs, et il n'est pas sans nous rappeler les faits qui ont eu lieu près d'un millénaire plus tôt en Grèce, aux batailles des Thermopyles et de Marathon.[102]

« Les hordes turques (突厥), dirigées alors par le Qaghan (Kehan 可汗) appelé Sizabul-Isteni (Shabolue 沙钵略) qui comptaient plus de 100'000 cavaliers et hommes en armes attaquèrent le sud, avançant ainsi dans l'empire Chinois des Sui.

Les Sui n'avaient alors que 2'000 hommes en armes dirigés par le général Chang Lu dans la cité de Zhou Pan. Voyant les Turcs arriver en masse, ils commencèrent à avoir peur et ils voulurent prendre la fuite. Chang Lu fut prit alors d'une rage immense, et les yeux exorbités de colère, il partit seul chevauchant à la rencontre de l'ennemi. Les autres 2'000 guerriers de sa troupe le suivirent, puis ils rentrèrent en contact avec les hordes turques, bien supérieures en armement et en nombre. Chang Lu et ses guerriers furent rapidement encerclés et ils ne pouvaient plus fuir. C'est alors qu'avec un grand courage, ils réussirent à disperser les hordes qui les encerclaient et ils commencèrent à s'échapper en ouvrant ainsi une brèche. Leurs cinq sortes d'armes[103] s'étaient toutes brisées, et ils n'avaient que leurs poings pour se défendre.

Utilisant les bras et les poings à la place de leurs armes, les chairs étaient entaillées jusqu'au sang par les combats, mais ils blessèrent en fuyant, un grand nombre de soldats Turcs à l'aide de leurs mains nues. Voyant le courage de ces hommes, les barbares perdirent de leur ardeur guerrière »[104].

10. Conclusion

L'idée que le bouddhisme et ses arts ait pu garder des éléments hellénistiques plus proches de la Grèce classique que de Rome, est peut-être accentuée par la vision du monde complètement différente que prendra l'Eglise romaine en Occident, suivant l'idéologie dogmatique de la séparation du corps et de l'âme.

En Grèce, Epicure enseignait la cessation des maux de l'âme (*ataraxia*), Héraclite que le sage devait être détaché de toute chose et Socrate prônait le bonheur et l'accomplissement de l'être.

---

[102] Voir p.15.

[103] Selon les commentaires de Chen Xuanying dans son *Zhuangzi jishi*, les 'cinq sortes d'armes' sont les arcs (et les arbalètes), les bâtons, les lances, les épées (et les sabres) et les hallebardes.

[104] Références de la Dynastie des Song. Collection de Wang Qinruo, Yangyi etc. «*Cefu yuangui* ». 参阅宋. 王钦若. 杨亿等辑 « 册府元龟 ».

En Chine, Laozi avait enseigné l'oubli de la pensée en action (*wuwei* 无为), tout comme Zhuangzi et Liezi. En Inde, le Bouddha avait eu exactement les mêmes objectifs qui étaient de réaliser le bonheur et la joie du sage par le détachement (*prajnaparamita*).

Le perpétuel combat des désirs et de la souffrance corporelle et mentale a eu d'une manière ou d'une autre, deux conséquences primordiales dans le développement humain. L'une était le rejet du corps et la seule attention de l'âme, l'autre le soin du corps et de l'âme en même temps. On peut dire que la deuxième catégorie fut le fruit de la Grèce antique et de l'Asie orientale, alors que la première, le résultat du monothéisme et de ces dogmes religieux ultérieurs, ou plus généralement de l'islam, du judaïsme et du christianisme. Si l'on veut analyser les gymnastiques antiques grecques, il faut prendre en considération la deuxième catégorie traitant de l'exercice du corps et de l'âme en même temps pour avoir une image objective.

Les Occidentaux ont particulièrement adopté le schéma de la séparation du corps et de l'âme lors de leurs analyses des textes et de l'histoire antique grecque en général, donnant ainsi une tournure uniquement intellectuelle aux sages du passé. Ils ont laissés de côté l'aspect physique et naturel qui devait amener à une réalisation complète de soi-même pour devenir bon (*kalos*) avec le développement parallèle de son corps et de son âme.

En Asie, les bouddhistes ont gardé des pratiques et des arts qui n'étaient pas condamnés par une autorité qui séparait le corps de l'âme, bien au contraire, à fortiori chez les Koushans, ces exercices devinrent une part essentielle de l'éducation des guerriers et de leur recherche individuelle, en assimilant toutes les traditions des philosophies et des exercices d'hygiène du corps. L'Inde a été la civilisation dominante en ce qui concerne la spiritualité et les exercices psychosomatiques. Même les Grecs pourtant lointains s'étaient fortement inspirés par elle, depuis Pythagore qui avait selon la légende voyagé en Inde, jusqu'à Apollonios de Thyane, en passant par Pyrrhon et Anaxarque qui avaient fréquentés les *gymnosophistes*, tout ceci sur plus d'un millénaire d'histoire.

La Chine étant une voisine plus proche et donc plus directe de cette puissante civilisation Indienne à caractère religieux et spirituel, l'influence de cette dernière dans les exercices psychosomatiques chinois, même si elle a été volontairement minimisée par la littérature, ne doit pas en être négligée pour autant.

Si l'on peut définitivement dire que la recherche du naturel et le rapprochement de l'élément philosophique, animal ou végétal dans la terminologie des arts martiaux chinois est propre au Daoïsme et aux traditions locales du passé, c'est toutefois l'influence directe d'un certain

nombre de techniques véhiculées au travers des cercles bouddhistes d'Asie centrale principalement depuis les Wei qui sera prépondérante dans la tradition du combat à mains nues en Chine, venant ainsi se calquer sur les principes cosmologiques locaux du *yin-yang*, du *bagua*, des cinq éléments etc.

La plus grande erreur des historiens concernant les pratiques gymniques a été de ne pas prendre en considération les influences philosophiques et socio culturelles particulières à chaque époque et à chaque endroit. Les facteurs primordiaux de l'âme et du corps, donc des gymnastiques, sont basés sur une connaissance technique, pratique et philosophique dans un certain contexte de transmission à visage différent selon le temps et l'espace où ils sont attribués. Nous ne pouvons donc aujourd'hui plus comparer exactement les gymnastiques antiques grecques avec les sports Olympiques modernes axés uniquement sur un entraînement de surface à fin de performances, sans notions et exercices internes. Le *wushu* (武术) chinois moderne entre actuellement dans une phase uniquement sportive pour sa démonstration aux prochains jeux Olympiques de Beijing en 2008, coupant ainsi totalement avec les profondes traditions du passé, et ceci principalement à fin de diffusion internationale.

Fernand Lagrange, fameux sportif et médecin français, avait tenté dans son 'physiologie des exercices du corps' en 1888, de retrouver ces exercices gymniques du passé. L'époque dans laquelle il vivait ne lui permettait pas de définir une réalité bien lointaine, tout comme aujourd'hui la plupart des historiens du sport essaient de définir les gymnastiques de la Grèce antique en calquant une réalité présente sur une époque passée.

« Eh quoi ! Est-ce donc là l'harmonie des formes, la pureté des lignes que nos gymnastes devraient trouver, comme autrefois les Grecs, dans la pratique des exercices physiques ? Examinez, en regard, les statues antiques de "L'Achille", du "Gladiateur combattant", du "Discobole", et vous ne pourrez vous empêcher de dire que si ces héros ont été ainsi formés par le gymnase, il fallait que leur gymnastique ne ressemblât pas à la nôtre. Avouons-le, rien n'a moins la haute mine d'un demi Dieu qu'un "virtuose du trapèze" »[105].

Dire qu'en Grèce antique et en Bactriane grecque, les arts martiaux en étaient à une étape primitive est tout à fait faux : ils étaient développés à un niveau des plus élevés. Par exemple pour la lutte, même si elle ressemblait à la lutte libre Olympique d'aujourd'hui, un plus grand

[105] Lagrange, Fernand. *Physiologie des exercices du corps*. Citation .p. 288. (1888). 7 éd. Paris 1896.

nombre de techniques étaient utilisées. Chez les Argiens, elle se pratiquait avec de la musique et elle focalisait sur les prises aux jambes. On peut encore relever le porté d'épaule sur une peinture d'amphore, actuellement connu dans le judo japonais (日本柔道) sous le nom de '*seoi nage*' mais absent de la lutte moderne. Titomoros, l'ami de Milon, s'amusait à porter des taureaux sur son dos pour s'entraîner, Agafion avait l'habitude d'attraper les lions sauvages, Amnisias s'entraînait avec des taureaux et Kéras l'Argien était surnommé 'le tueur de bœufs'.

C'est par la Chine que la tradition des arts de combat à mains nues et ses techniques de corps à corps sera transmise en Corée, au Vietnam et au Japon avant de prendre des nouveaux éléments ethniques locaux. Au sud du Gandhara et en Asie du sud-est, dans les pays à tradition bouddhiste, la 'boxe Thaï', le *Bando* Birman et le *musti* Indien évolueront sans passer forcément par l'influence chinoise, mais en incluant à leur tour des éléments ethniques locaux. Les Occidentaux continueront eux aussi les gymnastiques de combat grecques au travers de Rome, puis plus tard avec la *savate* française, la boxe anglo-saxonne, la lutte dite 'gréco-romaine', la lutte libre ou diverses autres luttes locales ethniques dites 'à la culotte' moins élaborées, tout en laissant de côté les exercices psychosomatiques.

L'influence passée des arts de combat à mains nues grecs en Chine, disséminés en grande partie par la culture gréco-bouddhiste d'Asie centrale, aurait-elle enfin complètement changé de visage durant ces longs siècles de transmissions ?

Lors de mon séjour au Gansu en 1993, ou j'apprenais les arts martiaux de Shaolin avec maître Huang Baoshan[106], un des derniers experts vivant de ces styles, j'ai pu étudier une technique nommée «Le lapin donne un coup de pattes» (*Tuzi tengjiao* 兔子腾脚). Allongé sur le dos, il faut donner deux coups de pieds en avant pour repousser son adversaire. D'après la transmission orale du maître, cette technique venait du style des jambes de Wusong (Wusong *tuifa* 武松腿法), et il m'en fit le récit suivant:

«Wusong, alors qu'il descendait de la montagne, aperçu un aigle tourner dans les airs autour d'une proie. Il s'approcha et vit alors la scène suivante : L'aigle plongea sur un lapin qui se mit sur le dos,

[106] Huang Baoshan (黄宝珊 1905-1998) avait appris avec la dernière génération des fameux maîtres de l'époque de la guerre de l'opium, comme Mu Songlin (穆松林) ou Sun Yanbiao (孙彦彪 1884-1981). Il fut un véritable patrimoine vivant pour les arts martiaux chinois.

puis qui éjecta l'aigle à l'aide de ses deux pattes, lui permettant ainsi de fuir. Wusong créa alors cette technique du' lapin qui donne un coup de pattes'. »

On retrouve presque exactement la même histoire en Grèce avec un pancratiaste du nom de Melisso (477 av. JC) qui venait de la ville de Thèbes, et qui avait une technique similaire en combat. Cette histoire est racontée par Pindare (520-438 av. JC) concernant les jeux Isthmiques, et la seule différence est ici que le lapin était un renard. Lorsque Pindare ajoute qu'il 'n'avait pas la stature d'Orion', on peut supposer de grandes qualités techniques et une véritable science du combat à mains nues inconnue en Chine à la même époque:

« Melisso a gagné au pancrace. Sa valeur et son audace sont égales à celles du lion rugissant, acharné à poursuivre sa proie, et son adresse, à celle du renard qui renversé sur le dos arrête l'impétuosité de l'aigle. Ruse ou valeur, tout est bon quand il s'agit de triompher l'ennemi. Le sort n'a point donné à Melisso la haute stature d'Orion, mais si son aspect n'offre rien d'imposant, sa force dans les combats n'en est pas moins formidable » [107]

Nous pouvons terminer notre analyse par une conclusion différente de la position de Joseph Needham :

« La boxe chinoise...est probablement (?) apparue à l'origine comme une branche particulière des exercices Daoïstes » [108]

En la changeant plus justement par celle-ci :

L'art du poing chinois est apparu à l'origine, comme une tradition gymnique et martiale hellénistique véhiculée principalement au travers du bouddhisme et des visiteurs venus d'Asie centrale et des Indes, puis peu à peu mélangée aux exercices de santé du *Daoyin* et du passé guerrier chinois. Cette fusion donnera naissance à la fois à un art de combat, à un exercice de santé et de longévité et à un art de démonstration connu plus tard sous le nom d'art du poing (*quanshu* 拳术) ou d'art guerrier (*wushu* 武术), réunissant ainsi trois aspects primordiaux des gymnastiques antiques.

[107] Pindare, Isthm. 5.25-26.
[108] Needham, Joseph. *Science and civilisation in China* ; 6 vol, 2: p. 145-146. (Cambridge 1954-1986).

11. [Addenda] Sur le matériel militaire et les armes grecques en Chine

Si il est une chose que les Grecs ont tout particulièrement développée en Asie avec Alexandre et Séleucos, c'est bien l'art de la guerre. C'était tout le passé scientifique et mathématique de la Grèce qui s'était transmis avec les ingénieurs et stratèges qui avaient accompagnés les colons. Des mécanismes élaborés d'engins de guerre avaient été conçus, et parmi ces machines très modernes pour l'époque, on retrouvait de monstrueuses tours à plusieurs étages capables de transporter des troupes armées directement aux créneaux des cités ennemies. Il y avait aussi une sorte de levier avec une nacelle pouvant amener des hommes sur les hauteurs ; des béliers défonçant protégés par une toiture sur roues; des paravents avec ouvertures recouverts de peaux de chèvres qui permettaient d'avancer près de l'ennemi ; de terrifiants chariots à lames latérales pour ouvrir des brèches dans les troupes ennemies ; des balistes à répétitions pouvant envoyer plusieurs flèches à la fois ; des catapultes à torsions de cordes lançant des rochers etc.

En Inde, les Mauryas ont particulièrement profités de ces nouvelles techniques d'invasion guerrière suite à l'alliance avec l'empire Séleucide. Ils modifièrent leurs structures militaires, comme par exemple avec l'usage des chars légers à l'origine et tirés par deux chevaux : ils en firent de beaucoup plus lourds, tirés par quatre chevaux, ou encore avec l'usage de l'art de la sape, ou *suranga*, du grec *surgix* qui leur vient également de cette époque.

D'autres questions viennent à se poser quand il s'agit des machines de guerres ainsi que de l'armement de la cavalerie en Chine depuis les Dynasties Qin-Han, et l'on peut peut-être expliquer ce passage du *Huainanzi* par un apport militaire moderne venu du monde hellénistique:

> « Les armes de l'Antiquité se limitaient à l'arc et à l'épée ; la lance en bois n'avait pas de lame et le *Ge* n'avait pas de pointes. Or parmi les armes des temps modernes, on compte la haute tour roulante pour l'offensive et la douve et les paravents pour la défense ; on se sert de l'arbalète à répétition (*liannu*) pour lancer des flèches et du char aux lames latérales pour donner l'assaut.» [109]

Certaines machines de guerre d'usage dans l'empire Séleucide sont mentionnées seulement plus tard dans les sources Chinoises :

[109] *Huainanzi*, XIII, (7a) Gallimard, Paris, la Pléiade, 2003.

1. La haute tour roulante [création des ingénieurs d'Alexandre].
2. L'arbalète à répétition [la baliste ou *scorpion*, et les arbalètes à répétitions ont été développées avec des mécanismes élaborés par Archimède].
3. Les chars aux lames latérales [créés sous l'empire Séleucide].
4. Les douves et les paravents [mis au point par les ingénieurs d'Alexandre].
5. Les cataphractes et leurs longues lances [création des Séleucides et des Parthes].

Pour ce qui est des armes et armures personnelles, une autre liste de matériel guerrier qui se retrouve ultérieurement aux Séleucides en Chine peut-être effectuée :

1. Poitrine musculaire plate utilisée sous les Tang ou *Xiongjia* (胸甲) [utilisée par les Grecs, puis les Indiens; les peuples des steppes préféraient les armures en mailles, de même que les Chinois jusqu'à la période Han].
2. Le *kourcos* de la cavalerie gréco-macédonienne [largement repris dans l'iconographie bouddhiste].[110]
3. Les longues lances portées depuis les chevaux qui remplacèrent le *Ge* traditionnel [sarisses].
4. Les masques de guerre en fer [utilisés par les cataphractes et sur certains casques macédoniens pour se protéger la face].
5. Les jambières, ou *Diaotui* (吊腿) [*periknemides*, portés par les hoplites en Grèce].
6. La braconnière *Xiqun* (膝裙) [portée par les hoplites en Grèce].

[110] Le *Kourcos* représentait la force physique du Bouddha avec Vajrapani, tout comme Vajrapani-Hercule et sa massue au Gandhara représentait la force hellénisée au service du Bouddha. Voir à ce sujet le merveilleux ouvrage de M. Bussagli, *l'art du Gandhara*, Paris 1996.

Résumé de la bibliographie :

Aelius, Spartianus. Iulius Capitolinus, Aelius Lampridius, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio, Flavius Vopiscus *Historiae Augustae scriptores sex : Cum Notis Ulrici Obrechti. Argentorati* : Imp. Io. Frid. Spoor et Reinh. Waechtler (1677).
Altenburger, Margarete. Und Friedhelm Mann. *Biblioographie zu Gregor von Nyssa./* Editionen, Übersetzungen,Literatur. Leiden, E.J. Brill, New York (1988).
Anacharsis. *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.* Traduction de M. l'abbé Barthélemy. 2ème vol. Didier, Paris (1843).
Aperçus de civilisation chinoise. Les Dossiers du Grand Ricci. Desclée de Brouwer, Institut Ricci, Paris (2003).
Bagchi, Prabodh Chandra. *Le canon bouddhique en Chine; les traducteurs et les traductions.* Sino-Indica ; Editions P. Geuthner, Paris (1927-1928).
Barnhart, Richard M. 'Alexander in China ? Question for Chinese Archaeology' *New perspectives on China's past : Chinese Archaeology in the Twentieth Century.* Vol.1: *Culture and Civilisation Reconsidered.* Xiaoneng Yang, ed. New Haven and London: Yale University Press; Kansas City: Nelson-Atkins Museum of Art. p.329-343 (2004).
Bopearachchi, O. *An Indo-Greek and indo-Scythian COIN HOARD from Bara (Pakistan).* Amir Nawaz Khan. 206-261-7642. U.S.A (2004).
Bopearachchi, O. *Graeco-Bactrian and Indian coins from Afghanistan.* Ed. and compiled by Olivier Guillaume; transl. from the French by Osmund Bopearachchi. Oxford University press (1991).
Borgeaud, Will. *Dix odes, Pindare,* Editions Rencontre, Lausanne (1951).
Brehier, Emile. *Chrysippe,* Presses Universitaires de France, Paris (1954).
Briant, Pierre. *Alexandre le Grand,* deuxième édition, Presses Universitaires de France, Paris (1977).
Brink, C.O. *Horace on poetry.* Cambridge University Press, Cambridge (1963-1982).
Brun, Jean. *Héraclite.* Seghers, Paris (1965).
Bussagli, Mario. *L'art du Gandhāra.* Conseiller scientifique pour l'édition française: Francine Tissot ; trad. de l'italien par Béatrice Arnal. Librairie Générale Française, La Pochotèque, Encyclopédies d'aujourd'hui. Paris (1996).
Christmas, Humpreys. *Il Buddismo,* Ubaldini, Roma, (1964).
Connolly, Peter. *Greece and Rome at war.* Macdonald, London (1981).
De La Vaissière, E. *Histoire des marchands Sogdiens,* Collège de France, Institut des hautes études Chinoises Paris, (2002).
De Morgan. *Manuel de numismatique orientale de l'Antiquité et du Moyen Age,* publ. achevée sous la dir. de K.J. Basmadjian, Obol International, Chicago (1979).
Des Rotours, Robert. *Histoire de Ngan Lou-Chan.* Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises. 1, Vol XXVII, Paris (1962).
De, Wen. *Shaolin wuseng zhi.* Beijing Tiyuxueyuan chubanshi, Beijing (1990).
Di Cosmo, Nicolas. *Ancient China and Its Enemies. The Rise of Nomadic Power in East Asian History,* Cambridge University Press (2002).
Engels, Donald. W. *Alexander the Great and the logistics of the Macedonian army,* University of California Press, Los Angeles (1978).
Foucher, A. *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra : étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient.* E.Leroux (1905-1991) Publ. de l'Ecole française d'Extrême-Orient 5-6 (Paris).
Galien. *Œuvres médicales choisies, A Glaucon.* Trad. Daremberg. Gallimard, Paris (1998).

Graeco Indica. *India's cultural contacts with the Greek World.* Ed U.P. Arora. Ramanand Vidya Bhawan, New Delhi (1991).
Grainger, John D. *Seleukos Nikator. Constructing a Hellenistic kingdom*, Routledge, London, New York (1990).
Grenet, Jaques. *Le monde Chinois*, A. Collin, Paris (1972).
Guillemin, A.M. *Récits mythologiques.* Librairie Hatier, Paris (1929).
Heitsch, Ernst. *Die Fragmente. Xenophanes.* Tusculum, Artemis, cop. München, Zürich (1983).
Hirth, Friedrich. *China and the Roman Orient,* Phd. Arès Publications, Chicago (1975).
Homère. *Illiade,* Mazon Paul, Paris Belles-Lettres (1937-1938).
Holt, Frank Lee. *Alexander the Great and Bactria: the formation of a Greek frontier in Central Asia.* E.J. Brill, New York (1988).
Horace. *Q. Horatii Flacci epistula ad Pisones de arte poetica : Art poétique*; texte latin publié d'après les travaux les plus récents de la philologie avec un commentaire critique et explicatif et une introd. par Maurice Albert. Librairie Hachette, Paris, (1886).
Huainanzi. *Philosophes taoïstes*, la Pléïade, Gallimard, Paris (2003).
Iyengar, B.K.S. *Light on the Yoga Sūtras of Patañjali : Patañjala Yoga Pradīpikā*; foreword by Yehudi Menuhin. Aquarian.Thorsons, London (1993).
Jones, C.P. *The Roman world of Dio Chrysostom.* Cambridge Mass. Loeb Classical Monographs. Harvard University Press, London (1978).
Joyau, E. *Epicure.* Les grands philosophes. F. Alcan, Paris (1910).
Kahan, C.H. *Pythagoras and the Pythagoreans*, Cambridge Hackett, (2001).
Kalota, Narain Singh. *India as described by Megasthenes,* Concept Publishing Company, Dehli (1978).
Kanshan, Chakraberti. *Society, religion and art of the Kushāna India : a historico-symbiosis*: K.P. Bagchi, Calcutta ; New Delhi (1981).
Laërce, D. *Vies et doctrines des Philosophes Illustres*, La Pochothèque, Paris (1999).
Lagrange, Fernand. *Physiologie des exercices du corps.* (1888). 7 éd. Paris 1896.
Laozi. *Daode jing. Le livre de la Voie et de la Vertu.* Trad. Claude Larre. Desclée De Brouwer, Paris (2002).
Liezi. *Le vrai classique du vide parfait.* Traduit du chinois et annoté par Benedykt Grympas. Gallimard, Unesco, Paris (1961).
Lin, Boyuan. *Zhongguo wushu shi*, Beijing tiyudaxue chubanshi (1994).
Liu, Xinru. *Ancient India and ancient China : trade and religious exchanges AD 1-600,* Oxford University Press, Dehli (1990).
Liu, Tzeng-Chuyuan. *Les Relations entre l'empire Byzantin et L'Empire Chinois* (420-907 A.D.) Thèse de Doctorat Nouveau. Directeur de Recherche. J.P. Martin. Université de Paris IV Sorbonne, Paris (1995).
Liu, Xu. *Jiutangshu,* Zhonghua Shuju, Beijing (1975).
Lu, Yuying. *Sunzi Binfa*, Shenyang chubanshe (2000).
Lynn. And Gray Poole. *History of ancient Olympic Games,* Vision cop. London (1963).
Milns, R.D. *Alexander The Great*, R. Hale, London (1968).
Milindaphana. *Entretiens de Milinda et Nāgasena.* Trad. du pâli, présenté et annoté par Edith Nolot. Connaissance de l'Orient ; 86. Série indienne. Gallimard, Paris (1995).
Mosshammer, Alden.A. *The "Chronicle" of Eusebius and Greek chronographic tradition.* Bucknell Univ. Press. Associated University Presses, cop. London (1979).
Muzej Mimara. *Put Svile* (catalogue), Muzejsko-Galerijski Centar. Zagreb (1996).
Needham, Joseph. *Science and Civilisation in China,* 6 vol. Cambridge (1954-1986).
Nicephorus. (Empereur byzantin). *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969).* Texte établi par Gilbert Dagron et Haralambie Mihăescu ; trad.

et commenté par G. Dagron ; appendice, Les Phocas par J.-C. Cheynet. Editions du Centre national de la recherche scientifique, Paris (1986).
Oribase. Introduction par Alessia Guardasole (CNRS-Paris IV Sorbonne) Oeuvres complètes avec texte grec et traduction française établie par les docteurs Daremberg et Bussemaker. 6. vol. Imprimerie nationale, Paris (1851-1876).
Pausanias. *Voyage historique de la Grèce*. Trad. en français, avec des remarques par l'abbé Nic. Gedoyn, Amsterdam (1733).
Philostrate. *Traité sur la gymnastique*. Trad. Daremberg. Firmin Didot, Paris (1858).
Platon. *La République*, Garnier-Flammarion, Paris, (1966).
Porkert, Manfred. *Biographie d'un Taoïste légendaire, Tcheou Tseu-Yang*, Institut des hautes écoles Chinoises. Mémoires de l'institut des hautes écoles Chinoises, Collège de France, Paris, (1979).
Puri, B.N. *India in the time of Patañjali.* With a foreword by F.W. Thomas. 3rd rev. and enl. ed. Munshiram Manoharlal, New Delhi (1990).
Rahula, Walopa. *L'enseignement du Bouddha*. Editions du seuil, Paris (1961).
Rapin, C. *La trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum, l'apogée et la chute du royaume Grec de Bactriane. Fouilles d'Aï Khanoum, VIII.* (Mémoires de la délégation Archéologique Française en Afghanistan, XXXIII), de Boccard, Paris (1992).
Romila, Thapar. *Aśoka and the decline of the Mauryas,* Oxford University Press, Delhi (1992).
Rostovtseff. *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Laffont, colml. Bouquins, Paris (1940).
Sarojini, Chaturvedi. *Foreign influx and interaction with Indian culture: 6th cent. B.C. - 1st cent. A.D.* A. Kala Prakashan, Delhi (1985).
Seeman. *Mittelasien Kunst der Sogden*. VEB E.A. Buch-und Kustverlag. Leipzig (1980).
Sharples, R. W. Sheppard Anne. *Ancient approaches to Plato's "Timaeus"*. Institute of Classical Studies/School of Advanced Study. University of London, London (2003).
Smith, V.A. *The early history of India : from 600 B.C. to the Muhammadan Conquest, including the invasion of Alexander the Great.* 3rd. Ed: At the Clarendon Press, Oxford (1914).
Smolari, Fabio. *Yangsheng Gong, gli esercizi del nutrimento vitale*, Sigem, Modena, (2002).
Staviskij, B.JA. *La Bactiane sous les Kushans, problèmes d'histoire et de culture*, Librairie d'Amérique et d'Orient. Jean Maisonneuve Editeur. Paris (1986).
Stein, Rolf.A. *La civilisation Tibétaine*, Dunod, Paris (1962).
Sun Zi. *The art of War*, Samuel B.Griffith, Oxford University Press (1963).
Swaddling, Judith. *The ancient Olympic games*. Austin University of Texas (1984).
Swain, Simon. *Dio Chrysostom : politics, letters, and philosophy*. Oxford University Press, Oxford (2000).
Tang, Hao (Fansheng). *Wuyi Tiji Kao*, Shanghai (1940).
Tang, Hao (Fansheng). *Shaolin wudang Kao*, Shangai (1942).
Tarn,WW. *The Greeks of Bactria and India*, Cambridge University Press (1951).
Tchouang-tseu. Oeuvre complète. Trad. préface et notes de Liou Kia-hway. Connaissance de l'Orient. Gallimard/Unesco. Paris (1969).
Thakour, Manoj.K. *India at the age of Kanishka*. 2nd ed. World View, Delhi (1999).
Tissot, Francine. *Les arts anciens du Pakistan et de l'Afghanistan*. Desclée de Brouwer, Paris (1987).
Valvanis, Panos. *Games and sanctuaries in Ancient Greece: Olympia, Delphi, Isthmia, Nemea, Athens*; trans. by David Hardy ; foreword by John Boardman. Kapon Editions, Athens (2004).
Verstandig, André. *Histoire de l'empire Parthe,* Le Cri, Paris (2001).
Wu, Feng. *Zhonghua daoxue tongdian*. Nanhai chuban gongci, Haikou (1994).

Wu, Tunan. *Guoshu gailun*. Beijingshi Zhongguo shudian, Beijing (1984).
Yalouris, F. Nicholas. *Ancient Elis: cradle of the Olympic games*, Adam Edition, Athens (1996).
Yannakis, B.Thomas. *Archaiognosia, philosophia agonistikis*. Athens Sports academy (1979).
Yannakis, B.Thomas. *Ieroi-Panellhnioi agones*. Athens Sports academy (1979).
Yi, Yuntai. Hu, Xiaofeng. *Zhonguowushu shi*, Renmin tiyu chubanshe Beijing (1985).
Zhang, Guande. *Daoyin yangsheng gong*, Beijing tiyudaxue chubanshe, Beijing (1993).
Zhen, Yangzi. *Daode jing zhujie*. Dalian chubanshe. Dalian (1993).

Since June 2006, all new issues of *Sino-Platonic Papers* have been published electronically on the Web and are accessible to readers at no charge. Back issues are also being released periodically in e-editions, also free. For a complete catalog of *Sino-Platonic Papers*, with links to free issues, visit the *SPP* Web site.

www.sino-platonic.org